

Référence des AD 40 : "1 mi 170", retranscription réalisée par un lecteur du site genealalogie.fr

**« LIVRE DE RAISON »
d'un laboureur
Henri François Gaillardet
1877 – 1963**

ORIGINE DES GAILLARDET

En l'an 1401, c'était pour la saison des moissons, un cordier nommé GAILLARDET venu de LIMOGES, travaillait sur la place de POUILLON.

La fille du seigneur jouant avec un cerceau, tomba sur le gravier, les genoux saignaient. Gaillardet releva l'enfant, le consola de son mieux, lava les blessures puis les pansa avec deux mouchoir en lin bien propres qu'il fixa avec des ficelles. L'enfant rentra au château par ses propres moyens pour le repas de midi.

Dans l'après midi le seigneur et sa dame viennent avec l'enfant faire une visite au cordier sur la place. Ils le remercièrent de son geste, tandis que l'enfant s'amusait avec l'outillage du cordier, il prenait par la main et lui faisaient tout plein de caresses.

Le seigneur fouilla dans sa poche en retira une pièce d'or et la remit à Gaillardet, puis il l'invita à aller souper au château. On mangea pour souper du jambon cru du confit de canard et des raisins pour dessert.

Le seigneur lui offrit la métairie de MESPLEROT s'il voulait abandonner son métier de cordier, Gaillardet accepta. Je n'ai pas de grands renseignements sur la culture ni sur les résultats obtenus ni sur les relations avec le château. Je sais qu'ils donnaient 100 L de vin blanc par an et un quart de mesure de **charriau**, que je n'ai de détail sur le partage du maïs et du froment.

Un souvenir du seigneur de Lacaze.

ICI VIDE IMPORTANT DE 3 SIÈCLES

On retrouve Gaillardet pendant la révolution de 1789 toujours à Mesplerot et était renommé riche métayer ! Ils fréquentaient fort amicalement le grand métayer de Comorge dont Ernest Puyau est le digne descendant. Dans ces deux maisons il y avait des sous, du grain et du vin. Ils avaient fait des greniers d'abondance où tous les cultivateurs portaient leur récolte, puis on distribuait le grain suivant le nombre de membre de la maison. Au début on touchait une ration raisonnable mais vers la soudure, on ne touchait pas grand-chose. Les paysans cachaient du grain.

Un jour un ouvrier de Castagnot alla demander une mesure de 25 l de maïs à Comorge. On lui vendit pour 13 livres et il en trouva une autre mesure à Mesplerot au

Référence des AD 40 : "1 mi 170", retranscription réalisée par un lecteur du site genealandogie.fr

même prix. L'ouvrier était très mécontent , avant de partir ? il embrasse tout le monde à Mesplerot.

La révolution a été faite à Pouillon par des gens qui avaient une très bonne situation, ils étaient tous propriétaire, ils étaient cinq membres révolutionnaires j'en ai oublié deux ; j'aurais dû prendre note de toutes choses que me racontait mon père. Je connais trois membres tout de même.

Le premier c'était M. Laniscard propriétaire à Peyré, le deuxième c'était le propriétaire de Hourcs, le troisième c'était le meunier de ST Martin. Les jours de décade les réunions avaient lieu à l'Église. Laniscard était l'orateur. Les femmes des cinq révolutionnaires étaient assises pendant le discours sur la table de l'autel. Laniscard était l'orateur, il parlait à la chaire et il était fort éloquent. Un jour il fut interrompu par un grand raclement de gorge, un *bruit* qui domina tout l'auditoire. Laniscard promenant les yeux de feu sur l'assemblée tout en se redressant de toute sa grande taille dit au peuple avec une grande colère

« Vous voulez dire que j'ai menti. Autrefois vous écoutiez avec attention le vêtu de noir qui ne vous racontait que de fables et vous voulez m'interrompre à moi qui vous parle des bienfaits de la République »

Cette harangue fut fameuse et fut appréciée des paysans. Après la réunion on chanta et on dansa la Carmagnole avec ??

Le deuxième membre révolutionnaire n'a pas laissé de souvenir. Mais le troisième, le meunier de Saint Martin a joué son rôle . Le moulin n'était pas attenant, situé à quelques mètres du château. Il devait connaître les habitants de ce château. Un curé y était caché pendant toute la révolution et n'a jamais été dénoncé (mon arrière grand-père y avait épousé religieusement à une heure du matin)

Le Comité recherchait pour les punir les paysans qui cachaient du grain. Le meunier pendant la nuit moulait ce grain. Il avait gagné de l'argent il avait acheté la métairie de PRIDET.

Gaillardet à Mesplerot fut accusé de n'avoir pas livré tout son grain. Une fouille eut lieu. Le commissaire faisait partie de la Commission de contrôle . Une cuve fut trouvée recouverte de mottes de terre , fut ?? et soupçonnée comme contenant du grain, un membre de la commission la troua avec un porte-pièce, un liquide noir coula à travers les jambes des contrôleurs ; c'était une cuve de **binat** (petit vin). Alors le meunier dit à haute voix « je vous le disais bien qu'il n'y a pas de grain dans cette maison.

Les semaines de dix jours n'avaient pas de succès. Les paysans objectaient que 9 jours de travail consécutifs fatiguaient énormément les hommes et les bœufs.

Le jour du **décadi** on allait au bourg pour assister aux réunions par crainte d'être arrêtés. Le dimanche on faisait semblant de travailler mais on ne travaillait pas. A l'heure du dîner les femmes sonnaient de la corne pour appeler les hommes à dîner et ces hommes étaient à la maison.

Référence des AD 40 : "1 mi 170", retranscription réalisée par un lecteur du site genealalogie.fr

Les seigneurs avaient quitté le pays et les partisans du nouveau régime s'emparèrent de leurs terres.

La guillotine avait été montée à la halle de DAX un jour de marché et on avait tranché la tête à un condamné. Ce jour là Gaillardet vendait un sac de pommes de terre à quelques mètres de l'échafaud. Un homme arriva tout épouvanté en face de Gaillardet disant « c'est terrible de voir tout ceci, aide moi à lever ce sac » Gaillardet donna tout de suite le coup de main demandé et le filou partit au milieu de la foule emportant sur son épaule le sac de pomme de terre qu'il avait volé à Gaillardet bien adroitement.

LE RÉGIME EST CHANGÉ

Les paysans très naïfs se mirent au service des nouveaux propriétaires. Ces nouveaux propriétaires se firent appeler « moussu » MOUSSU ne travaillait pas , il portait la cravate avec une chemise amidonnée, une bonne paire de brodequins et un bon costume de drap. Moussu fit aménager sa maison. Le « sol » fut coupé en deux devenant une salle à manger bien meublée derrière une salle a recevoir les métayers jour de l'épiphanie ; entre les deux salles un corridor avec un escalier conduisant à deux chambres en haut faites dans le même sens que les rez de chaussée, une chambre donnant à l'est et l'autre à l'ouest.

Donc en entrant dans ces maisons par la salle à manger, on avait le salon de compagnie à droite et deux chambres, à gauche la cuisine et deux chambres sous l'escalier dont j'ai parlé par ailleurs, il y avait un tout petit réduit fermé à clef garni de bonnes bouteille de vin et d'eau de vie.

Le partage des récoltes fut sévère : le grain à la cinquette 2/5 pour le propriétaire et 2 francs le métayer. Celui ci devait fournir les semences. Le partage du vin se fit par moitié. Pour Pâques il fallait porter une paire de poulardes, une paire de poulets pour les vendanges pour réparer les grains de raisin que la volaille du métayer avaient mangé à la vigne. Pour le prochain premier de l'an Moussu exigeait le étrennes qui consistaient en une paire d'oies grasses pesant au moins 13 kg ou une paire de canarde de 7 kg ou du jambon, une paire de dinde, une paire de poulets avec une douzaine d'œufs , une douzaine de pommes reinettes, 6 litres de châtaignes, un gâteau fin qu'on appelait masse.pain, deux balais et un petit *essoubillasson* pour le foyer.

Pendant bien longtemps le propriétaire vendait au pastou (pâtre pasteur) les herbes mortes. C'était l'herbe qui poussait après la moisson ; pastous qui avaient une centaine de

Référence des AD 40 : "1 mi 170", retranscription réalisée par un lecteur du site genealandogie.fr

brebis qui l'été montaient sur la montagne et qui venaient passer l'hiver dans nos campagnes.

Les pastous n'étaient pas bien vus des métayers parce que ceux ci ne pouvaient pas profiter de ces herbes mortes. On appelait ainsi les herbes qui poussaient sur les terres après la moisson. Par ailleurs les pastous portaient des rapports au propriétaire sur le compte des métayers. Tel métayer a dit ceci, a dit cela, il n'a pas fait tel travail ou il l'a fait mal.

Les métayer finirent par acheter ces herbes mortes au propriétaire pour se débarrasser de l'espionnage du pastou. Ils payèrent ces herbes 80 – 100 – 150 fr suivant l'importance de la métairie. On appela cet impôt *érial* L'impôt était sévère, 120 fr représentant la valeur de 8 hl de blé ou de 12 hl de maïs. On le payait le premier de l'an.
Suit une phrase explicative très confuse raturée et remaniée

Les métayers tachèrent d'acheter ??? ??? qu'ils réussissaient dans la métairie. Alors les femmes avaient un peu de lait pour le ménage. Elles en vendirent quelques litres ou firent des fromages blancs qui se payaient sept sous chacun ou firent du beurre qui se vendait 30 sous le kg. La vie était difficile pour les métayers. Je me rappelle qu'un jour mon père disait : si on ne fait pas un petit revenu en dehors du revenu du travail de la métairie on ne peut pas économiser de quoi acheter une brouette . Une brouette valait cinquante sous.

Ma grand-mère JEANINE – MARIE **DUFOURCEIG** ? Orpheline toute jeune a été placée pendant toute sa jeunesse chez les parents de sa mère. Elle gagnait 25 fr par mois.

L'autre jour j'ai trouvé dans les archives un contrat de mariage. Elle avait porté comme dot la somme de 700 fr . C'était en 1850. Sûrement qu'avec 700 fr en 1850 on pouvait acheter deux bonnes paire de bœufs. Allez dire à un métayer de nos jours qu'il donne en contrat de mariage à ses enfant la valeur de deux paires de bœufs soit 300 000fr. Ce qui prouve comment nous avons été grignotés par les propriétaires pendant tout un siècle.

De son vivant ma grand-mère m'avait raconté comment elle avait fait pour ramasser ces sous. Lorsqu'elle avait 45fr elle avait acheté au battage trois sacs de froment à 15fr le sac à un métayer miséreux . Elle avait mis ce blé dans une vieille cuve abandonnée qu'on plaçait debout au grenier et hermétiquement fermée avec des épis vides de maïs. De la sorte il n'y avait pas un litre de déchet. Vers le mois de mai, elle vendait ce blé à 25fr le sac et tous les ans elle répétait cette opération en mettant tous ces sous à jeu. L'année de son mariage en 1850 elle avait un lot de 20 hl de blé.

Ma grand-mère était une femme admirable. Elle était travailleuse, une femme infatigable soit aux champs soit à l'intérieur, une cuisinière parfaite, sachant faire toute espèce de pâtisserie, pastis, *massepoint*, *Jeannine*, gâteaux secs, beignets, etc... Elle préparait au besoin des repas de noces.

Référence des AD 40 : "1 mi 170", retranscription réalisée par un lecteur du site genealandogie.fr

A ce moment là on vivait bien simplement à la campagne. Quand il y avait un morceau de porc pour le dîner, il n'y avait pas de sauce ni de légumes et quand il y avait des sauces ou des légumes, il n'y avait pas de viande. On nourrissait deux porcs, on vendait le plus gros pour payer *l'arial*. Le porc se vendait de 0,5fr à 0,6f le kg. Le porc qu'on tuait était moins gros très souvent, mais devant être suffisant pour la consommation et un jambon était toujours réservé pour la vente.

Je m'arrête pour revenir aux GAILLARDET de MESPLEROT, ils étaient dans l'aisance sous le régime féodal. Au premier partage de vin, Gaillardet qui ne donnait que cent litre de vin au Seigneur dut donner la barrique à moussu.

Les affaires n'allèrent pas si bien. Gaillardet quitta MESPLEROT pour aller à MESPLET et au bout de 4 ans il revint à MESPLEROT.

En 1860 Gaillardet quitta Mesplerot pour aller au DAILLENCQ, Cette métairie appartenait à Mr le Docteur REGNACQ de DAX. Bon terrain, un peu argileux bon cru pour le vin. Gaillardet devait se distinguer comme vigneron de premier ordre, le meilleur vigneron de la commune de Pouillon.

Le père Gaillardet était marié avec Françoise Dufourcq ? Ils eurent 3 fils (parent de Dupouy du bourg)

- 1° Jean-Baptiste qui mourut au régiment d'une congestion à la mort du père.
- 2° Jean-Cicéron qui remplaça l'aîné dans la direction de l'exploitation et Jean-Simon qui fut plus tard mon père .

Jean-Simon Gaillardet était de son temps un beau jeune homme, il mesurait 1,70 m, il était blond et avait la moustache et la barbe rousse. Il était instruit pour son temps. Il paraissait costaud et ne pesait que 60 kg.

Il fit 5 ans de service à Paris dans la garde impériale , il m'a souvent raconté que le jour il était sentinelle à cheval devant la porte du palais de l'Empereur. Un grand évènement se produisit dans le palais, on le releva de faction et on l'emmena devant l'Empereur en présence du Colonel du régiment et du Lieutenant qui commandait le poste . Voici ce dont il s'agissait : des fraudeurs fabriquaient des pièces de 5 francs fausses. On avait récupéré de ces pièces pour une somme de 45 000 fr qu'on avait déposé sur le bureau de l'Empereur. On était sur la trace de ces faussaires et on allait les arrêter. Pendant la faction de Jean Gaillardet cette somme avait disparu. Alors on le pressa de questions lui demandant si quelqu'un était entré . Personne n'avait franchi la porte du palais disait le factionnaire. Mais tout de même il n'y avait pas d'autre passage pour aller au bureau et le factionnaire allait être sévèrement puni.

Survint l'Impératrice « qu'est ce donc ce mouvement ? Dit elle, qu'est ce qu'il y a de nouveau ». « on a volé 45000 fr en pièces de 5 f sur mon bureau » dit l'Empereur. « O mon Dieu dit l'Impératrice depuis quelques jours je voyais cet argent sur le bureau, je l'ai pris pour payer la couturière. »

L'Empereur ne répliqua pas un mot à l'Impératrice.

Référence des AD 40 : "1 mi 170", retranscription réalisée par un lecteur du site genealalogie.fr

La couturière était payée, Napoléon n'était pas riche, et les faussaires ne furent pas inquiétés. « Allez » dit l'Empereur au Gaillardet ; En rentrant à la caserne le sergent major l'appela au bureau et lui dit : « Gaillardet c'est l'Empereur qui vous envoie en permission pour un mois, vous partez ce soir »

Puis ce fut la guerre de 1870 il fut fait prisonnier à Sedan et emmené en captivité à Mayence ; il ne s'était pas plaint du traitement des Allemands.

LES DEUX PASQUET

Jean Pasquet était un excellent laboureur qui exploitait la métairie de DABADIE dans le quartier d'ARRIOSSE à Pouillon. C'est un homme de taille moyenne au visage entièrement rasé rouge comme une tomate, les cheveux châtain, pas trop affable, ne causant pas beaucoup, il était très vigoureux. Il savait tout faire, il était un peu charpentier, il faisait les jougs pour ses attelages et les barriques pour loger son vin.

L'oïdium fit son apparition dans le pays. Les vendanges furent presque entièrement détruites, et comme le vin était la principale ressource du pays, les paysans se trouvèrent dans la misère jusqu'au jour où l'on souffra les vignes.

Pasquet ne se découragea pas, il se montre extraordinaire. Il y avait de la pierre à bâtir dans la **barthe** de la métairie, il fit un sondage, il ouvrit une carrière et l'exploita. Il vendit la pierre pour la maison MODESTE à BENESSE LES DAX et la chapelle du POUY, il travaillait le jour à la métairie ou rien n'était négligé, D'ailleurs le

mestre le patron était fort exigeant. La nuit il travaillait à la carrière avec une chandelle de résine comme lumière. Il avait une pièce de vigne qui n'était pas totalement touchée par la maladie et qui lui donnait un peu de vin pour son travail de nuit si pénible.

Son père dans sa jeunesse avait été déserteur pendant les guerres de Napoléon, il avait passé les nuits pendant sept ans dans une souche de laurier avec le fusil chargé à côté de lui. Un jour il avait été surpris par deux gendarmes de DAX à cheval, à **LOUBIEIL** en train de battre des haricots ; à coups de fléau il abîma gendarmes et chevaux et s'échappa par la petite porte derrière la maison. Une amnistie eut lieu au bout de sept ans.

Le père Pasquet étant jeune était très fort. Quand il avait pris métairie à **SEVIGNE**, il avait un jour acheté une barrique neuve à Dax pour huit francs, il la porta sur son épaule jusqu'à chez lui. La trêve de ce vieux avait ??? pendant cette période comme maréchal des logis. Il avait pris sa retraite comme concierge au cimetière de DAX. Il y a à BELIN une armoire en chêne en fort bon état dont nos vieux avaient hérité à la mort du concierge.

Revenons à Jean-Simon Pasquet. Grâce à son travail opiniâtre comme laboureur et comme carrier, il ramassa des sous : il avait prêté 2000fr par hypothèque à un propriétaire du quartier les livrets de caisse d'épargne étaient garnis. Il se trouvait un

Référence des AD 40 : "1 mi 170", retranscription réalisée par un lecteur du site genealandogie.fr

des plus riches et plus honorables métayer de Pouillon . Il se maria avec une fille d'un grand métayer qui devait prochainement acheter une propriété Mlle Ducourneau à GUILHEMET . Il y eut à DABADIE une noce magnifique. Le bonheur de cette union ne dura que quatre jours. La noce passée, l'épouse qui se trouvait à la tête du ménage (il n'y avait pas d'autre femme) s'occupa de faire la lessive. Elle se trouvait indisposée et elle aurait dû attendre quelques jours. Elle prit mal et un rhumatisme qui l'empêchait de se mouvoir. Malgré tous les soins qu'on lui prodigua, elle mourut au bout de sept ans, laissant un enfant de 5 ans JUSTIN PASQUET (on croyait que cet enfant ne vivrait pas longtemps parce qu'il était issu d'une femme malade ; il est mort à BELIN, il n'y a pas longtemps à l'âge de 86 ans)

Jean-Simon Pasquet avait beaucoup dépensé pour soigner son épouse mais il n'avait pas touché à l'argent placé. Il avait en horreur cette maison de malheur. Il quitta cette métairie et prit la métairie de LESBOUERES ,quartier de Luc à Pouillon.

Revenons à JEANNE-MARIE DUTOURNIER . Elle s'était mariée avec l'aîné du métayer de LARRAS à Pouillon. Au bout de deux ans l'époux le *mari* mourut et Jeanne-Marie dut quitter la maison avec une petite fille née de ce mariage qui s'appelait Rosine. Il s'agissait de gagner la vie pour elle et la petite. Elle ??? un local à MAISONNAVE tout près de LESBOUERES. Elle savait fort bien tisser elle se mit à l'ouvrage. Elle faisait des draps de lit, des serviettes à raie bleue, des nappes des chemises, des pantalons des jupons pour les femmes très bien dessinés. Quand les voisins lui demandait son concours pour le travail des champs elle partait avec sa petite fille. Elle gagnait sa vie. Voilà donc deux voisins les deux veufs avec un enfant chacun à leur charge. Ils se rencontraient presque tous les jours.

Un jour Pasquet lui proposa mariage : elle accepta. Ils se marièrent ensemble. Les deux avaient quelques sous mais quelle valeur morale ils mettaient en commun. Quel travail ils fournissaient, on se levait à 4 heures du matin pendant toute l'année. Pendant l'hiver on hachait à mains raves paille c'était long ; au point du jour le bétail était soigné et nous les hommes avaient déjeuné à la lumière de la chandelle de résine. Et pendant l'été on était aussi au champ avant le jour et le bétail était soigné. On ne faisait la sieste que lorsque les grands travaux étaient achevés. Quand les nuits étaient longues Jeanne-Marie filait sa quenouille mais elle se ??? en même temps que son mari.

La venue d'une petite fille vint égayer ce beau ménage, ils lui donnèrent le nom de Marie et ils l'élevèrent dans la vertu et le travail. A 15 ans ce fut une femme faite. Elle était d'une taille supérieure à la moyenne, bien faite, les épaules larges, elle pesait plus de soixante kilos, elle levait toute seule sur son épaule un hl de blé. Elle était châtaine avec le visage rose clair, sourire franc et vous fixant dans les yeux . Quand elle parlait c'était avec son modeste. Elle avait été élevée chez les Sœurs de la Croix. Elle était bien.

Un dimanche, elle alla avec ses camarades à la fête de GAAS . C'était sa première sortie comme grande fille. Elle rentra avant la nuit comme c'était recommandé par sa mère (lui avait acheté une jolie robe en soie) au bras d'un beau jeune homme de

Référence des AD 40 : "1 mi 170", retranscription réalisée par un lecteur du site genealandogie.fr

belle taille et fort charmant, un jeune homme magnifique tout blond aux moustaches dorées.

Un bon souper fut vite préparé, ceux ci ne demandèrent pas à réfléchir, ils connaissaient le jeune homme et la famille comme très honorable.

Ce jeune homme s'était Jean Gaillardet du DAILLENCQ le descendant du cordier qui avait pansé les genoux tout saignants de l'enfant du seigneur en 1401.

Marie Pasquet épousa Jean Gaillardet le .. elle n'avait que 16 ans.

Je crois que ces époux passèrent des jours heureux tant ils étaient unis . Au bout de neuf mois moins un jour je vins au monde. Diable de **gouyatot**, disait ma mère, **qué es tout bien pressat enba bara.**

Il paraît que les femmes du voisinage avaient consulté le calendrier et avaient beaucoup discuté sur ce jour d'avance. Mon père disait en riant que pour le premier né il n'y avait pas de calendrier, l'aîné arrivait toujours à bon port à n'importe quel moment

Au bout de trois ans naquit une fille que j'acceptais avec une grande affection pour elle. On voulait l'appeler Jeanne. Je ne voulus pas de ce nom, je voulus qu'elle s'appelât Maria. Je fus tellement têtu dans ma prétention que j'eus gain de cause, elle s'appela MARIA. Il paraît que tout petit je m'intéressais à cette enfant et que j'aidais à la soigner. Pendant toute ma vie j'ai toujours aimé ma sœur et je lui ai toujours pardonné les petites fautes qu'elle commettait vis à vis de moi, J'étais à son chevet depuis plusieurs jours lorsqu'elle est morte. Elle m'avait tout raconté de sa vie (elle avait bien souffert) j'ai beaucoup pleuré.

On ne devait pas rester longtemps à LESBARRERE. La métairie devait se vendre, on craignait de se trouver embarrassés si on ne prenait pas ses dispositions d'avance. On déménagea le 11 novembre 1883 pour la métairie de MAYSOUETTE .

j'avais six ans. J'ai gardé certains souvenirs de LESBARRERE, je me souviens d'avoir été aux maisons de TAUZIA , MAISONNAVE, **RAYMOUN ?**, et surtout BARBERE.

A BARBERE il y avait un propriétaire qui possédait aussi la métairie de LESSALLE. Il y avait un garçon de mon age avec qui je m'amusais tous les jours. Il s'appelait Ferdinand.

Il y avait aussi une fille toute jeune qui s'appelait Julia qui venait souvent partager nos jeux. Julia tomba malade et mourut. Il y avait encore deux filles plus âgées Marie et Nathalie , et le père Pierre et la mère Eugénie. Il y avait une vieille qui s'appelait Louise ; je l'aimais tout particulièrement parce qu'elle me donnait souvent quelques morceaux de sucre.

Ils avaient toujours un beau troupeau d'oies, un jour le jard m'attaqua dans la basse cour et me mordit à la jambe (j'y ai encore la trace) . Il m'aurait fait beaucoup de mal si le personnel de la maison n'était venu me délivrer. Pour me consoler Laure me donna un bol de café.

Référence des AD 40 : "1 mi 170", retranscription réalisée par un lecteur du site genealalogie.fr

J'allais souvent à une maison qu'il y avait au coin du champ à GAAS et qu'on appelait LAUSSUCQ . Là habitait un chiffonnier qui se nommait PEYRES avec sa femme qui s'appelait Marie. Marie était tireuse de cartes certaines gens croyaient qu'elle était sorcière. Elle prétendait avoir certains pouvoirs surnaturels, dans tous les cas elle aimait le vin et se saoulait. Elle avait de la clientèle à Pouillon et dans les environs surtout du côté de ST LON. Elle marchait tout le temps pieds nus même avec la neige et la gelée et lorsque elle était saoule la nuit elle dormait dehors, on l'appelait MARIE-LE-PEYNUDE . Pendant les trois premiers mois de l'année elle visitait sa clientèle pour ramasser le gras.

On lui donnait du lard, de la ventrèche, des boudins des saucisses et elle rentrait à la maison avec le panier tout plein.

Il lui arrivait souvent lorsqu'elle devait s'arrêter pour dormir sur le bord de la route que les chiens lui mangeaient et gaspillaient sa viande.

Nous voyions souvent au seuil de sa porte des gens qui attendaient leur tour pour se consulter. Mon père leur disait : rentrez donc chez vous , n'allez pas demander des guérisons à cette femme. Si vous avez des personnes malades allez trouver le médecin si vous avez des animaux malades allez trouver le vétérinaire. Ici vous perdez votre temps et votre argent, cette femme n'a pas de pouvoir surnaturel. Un jour qu'il tenait ses propos à un groupe de femme il fût drôlement engueulé et ridiculisé par elles. Marie le peynude arrêta un jour mon père qui passait devant la maison avec les bœufs ??? ??? père, lui reprocha sa conduite envers elle et le menaça de sa vengeance par la puissance des esprits. « Ma pauvre Marie il n'y a pas d'esprits ni bons ni mauvais. Si vous en avez à votre service dites leur qu'ils renversent le brauss, alors je croirai à votre magie ». Il attendit un moment la sorcière rentra dans sa maison et le brauss ne fut pas renversé. J'étais avec mon père et j'ouvrais les yeux tout grand pour bien voir ce qui allait se passer.

Marie de peynude avait pris de centaine lors qu'elle mourut.

AU MEYSOUOT

La métairie de Meysouot se trouve dans le quartier de MENTEJUZAN. Elle appartenait au Moussu SARRAMAGNA . La maison de maître de TAILLADE se trouve à cent mètres de MEYSOUOT et les terres sont situées au bout des deux maisons. Elles sont séparées par un petit bosquet de la forme d'un triangle. Il y a quelques beaux chênes le long du champ à gauche mais à l'intérieur et à droite des chênes très chétifs . À l'entrée du bois à droite il y a une mare et au fond à droite aussi il y a une autre mare. Par terre de la claie défendait de ramasser les feuilles des chênes pour la litière des bêtes. Alors le terrain qui de lui même est très maigre était couvert d'une épaisse couche de mousse.

Référence des AD 40 : "1 mi 170", retranscription réalisée par un lecteur du site genealandogie.fr

Les champignons y poussaient abondamment pour la saison. Il y avait à trois cent mètres de là à une maison qu'on appelle BOURRETERRE un employé de régie à la retraite qu'on appelait M. LAVIGERIE. C'était un neveu du cardinal LAVIGERIE.

Il était de belle taille(1,70m environ) bien droit et lesté, il devait peser dans les 70kg, il portait la barbe blanche bien entretenue. Il était remarquable ses petits pieds et savait se moquer des Moussu qui avaient de grands pieds . Il était jovial et très poli. Il sortait le chapeau même pour me saluer moi qui n'avais que six ans. Je saluai moi aussi le premier autant que possible. Tous les jours vers neuf heures il allait avec une canne au petit bois chercher des champignons. C'était rare s'il n'en trouvait pas quelqu'un. J'avais donc six ans lorsque j'arrivais au Meysouot ; la famille était au complet : mon grand-père Pasquet, ma grand-mère Jeanne-Marie, mon père Jean-Simon, ma mère Marie, moi petit espiegle Henri et ma sœur Maria.

La famille Sarramagna se composait ainsi : Moussu Édouard , sa femme Madame Sarramagna, leur fils Moussu Ferdinand étudiant en droit à Paris qui faisait alors son année de service et Mademoiselle Maria qui sortait du couvent. Puis il y avait un jeune homme comme domestique, une belle enfant de 20 ans comme cuisinière, et une fille de 14 ans comme bonne.

Le vieux Sarramagna ancien greffier à la justice de Paix à Pouillon, était un homme de petite taille, il mesurait à peine 1,62 m et fort chiche. Il était brun le visage entièrement rasé sauf les favoris qu'il laissait pousser dans toute leur largeur jusqu'en bas des joues, il n'avait pas de dents à la mâchoire supérieure mas il les avait toutes à la mâchoire inférieure bien blanches , il savait les montrer en causant. Il était asthmatique et toussait comme un renard et sentait au pourri. Il était très fin dans le affaires et aurait sacrifié n'importe qui pour arrondir sa fortune. *(interligne illisible qui parle de : café à Bayonne une buvette des frères tous morts et ????????)*.

Madame SARRAMAGNA . CATHERINE MARCADE de son nom de demoiselle avait 25 ans de moins que son mari. De taille moyenne, pesant dans les 40 kg si elle avait dessus les sept tricots et des poids dans les poches. Elle était toute gentille et toute simple, elle n'avait jamais su lire la pendule. Quand elle était bien habillée en tenue de sortie, elle présentait bien. Elle faisait une jolie dame , elle savait causer et écouter ce que l'on disait . Elle était dévote ce qu'elle a passé comme chapelet pour ses enfants pour ses métayers, pour tous ceux qui souffraient. Elle était charitable elle recevait les mendiants dans sa cuisine. Sans y songer elle créa à Taillade la Banque du Mendiant *(illisible incompréhensible)* Les mendiants reconnaissant des grâces et de la bonté de Mme Sarramagna laissaient en dépôt entre les mains de madame les sous qu'ils avaient dans leur bourse. Elle inscrivait ce dépôt sur un registre. Les mendiants reviennent pour retirer leur argent, mais c'était bien rare quand ils le demandaient . Ils avaient à cœur d'arrondir leur capital par de fréquents versements. C'est drôle ils n'allaient jamais mourir à Taillade. Ils étaient presque tous de la montagne, ils changeaient peut être de tournée lorsqu'ils devenaient vieux, puis fatalement ils ne revenaient plus à Taillade et l'argent restait acquis à la banque.

Référence des AD 40 : "1 mi 170", retranscription réalisée par un lecteur du site genealandogie.fr

Monsieur Ferdinand Sarramagna était un beau garçon, grand 1,70 m, une belle figure rose avec une fine moustache, Il a fait de bonnes études en droit, passé ses examens avec de bon numéros, un fin écrivain . C'était un orateur bien délicat et spirituel.

Il avait un tic bien particulier à la fin d'une période avec le pouce et l'index de la main droite il touchait son nez comme le paysan qui voudrait se moucher par terre pour ne pas salir son mouchoir.

Monsieur Ferdinand était bon , généreux dans le partage des récoltes. On ne peut lui reprocher que sa faiblesse , il écoutait tous les rapports qu'on lui confiât sans se rendre compte s'ils étaient vrais, Ce qui lui a fait faire des fautes fort regrettables.

Mlle Maria Sarramagna était une demoiselle de taille moyenne, toute mignonne et assez bien faite. Une figure intelligente, de belles dents, une peau blanche comme le lait. Elle causait naïvement avec grâce et curiosité, elle s'intéressait à tout. Elle portait très bien les belles toilettes.

Les domestiques étaient des gens à ménager tout pareil comme le charpentier et autre fois le pastou ainsi que tous les habitués de la maison de Moussu, à l'envie du métayer par des calomnies coupables, ils créaient des difficultés avec Moussu. Le métayer n'en connaissait pas l'auteur, Moussu boudait pendant des mois entiers, il fallait s'attendre à être congédié. Et c'était en bout pour vous faire remplacer par un parent ou un ami de ces courtisans.

Je m'écarte du sujet. Nous en sommes à mon arrivée à MEYSOUOT en 1889. Le soir de mon arrivée il y eut un bon souper pour les gens qui étaient venus pour déménager .

Un jeune homme que je n'ai jamais perdu de vue depuis, me montra une montre. Je n'avais jamais vu un pareil objet et je fus enchanté lorsqu'il me la plaça contre l'oreille en entendant le tic tac.

Pendant l'hiver Moussu et madame Sarramagna et moussu Ferdinand venaient deux fois par semaine faire une visite après souper. On causait gaiement et moussu Ferdinand racontait toujours quelque chose d'extraordinaire. Il parlait de Barthou, du Comte de Paris, des Députés car ils étaient monarchistes. Mon père était Bonapartiste et il racontait bien des choses de Napoléon III, de Bazaine et des grands chefs qu'il avait connu pendant son service et pendant la guerre.

C'était magnifique de voir travailler cette famille, tout le monde était au champs. Pendant l'été , les femmes étaient en bras de chemise comme les hommes et tous les jours les moussus venaient nous causer. Les récoltes arrivaient très bien . Nous étions aux premiers jours de juillet 1884 et tout d'un coup les feuilles de vigne tombèrent laissant à nu tous les raisins. Puis les premiers jours de septembre la grêle détruisit ces raisins qui ne valaient plus grand-chose et anéantit aussi la récolte de haricots.

Référence des AD 40 : "1 mi 170", retranscription réalisée par un lecteur du site genealalogie.fr

Il y eu quatre corbeilles de raisins au portage, avec deux corbeilles on fit une cuve de **binat** ; la chute des feuilles fut attribuée à un champignon qu'on appela le mildiou ; on espérait que l'année suivante cette maladie ne reviendrait pas. Mais à la taille il n'y avait que du bois mort on avait bien de la peine de trouver a trouver un a deux boutons vert par pied. Un bon tiers des pieds de vigne étaient morts. On en chargeait des brauss pleins pour le feu. La récolte de vin était bien compromise pour l'année 1885. Les années suivante la maladie se montra avec la même intensité.

La science chercha le produit qui détruirait ce champignon. Certains viticulteurs avaient essayé d'arroser les poudres de vigne avec de l'eau. On on remarque que l'eau du puits sortie avec des pompes en cuivre conservaient quelque fragment de feuilles. On essaya d'ajouter du sulfate de cuivre . On avait trouvé un remède préventif. Pendant deux ans , on arrosa les vignes avec un petit balai de hou qu'on trempait dans bouillie obtenue avec du sulfate de cuivre et de la chaux. On conserva quelques feuilles et quelques grappes.

En 1888 les pulvérisateurs système DUFORAT firent leur apparition. Moussu . Sarramagnaen acheta deux qu'il mit à la disposition des métayers. Ces pompes coutèrent 27fr chacune ; Il se passera ainsi : du vitriol qu'il partagea aux métayers quelques kilos par sulfatage. On fit d'abord deux sulfatages, l'un en janvier l'autre en juillet d'un coté seulement la première année. Il y avait des métayers qui n'étaient pas consciencieux. Lorsqu'ils avaient fini le sulfatage ils passaient le pulvérisateur au métayer suivant sans le rincer. De sorte que ce métayer passait une ou deux heures sans pouvoir travailler, la pompe étant sale. Alors les métayer préférèrent acheter chacun son appareil et le sulfate de cuivre nécessaire. On commença à faire deux bons sulfatages puis trois (mon père).

L'année 1893 fut bonne à BELIN .

L'ANNEE 1893

L'hiver 1892 - 1893 fut tempéré. Au premier janvier les ?? dans les champs étaient fleuries et les haies d'aubépine étaient vertes, les chênes voulaient pousser ; il fallut se presser pour tailler la vigne, la palisser et l'attacher ; la vigne commençait à débourrer. Au mois de février les pampres avaient de dix à quinze cm et les **manes** bien apparentes faisaient espérer une bonne récolte ; mais les paysans craignaient la gelée. Jamais il ne pleuvait et il faisait chaud comme en été.

Le mois de Mars arrive , la terre était sèche, la température ne changeait pas. Il gèlera sans doute avant la fin du mois disaient les paysans : il faudrait qu'il pleuve pour labourer la vigne. Il ne plut pas et il ne gela pas, il fallut labourer la vigne la terre était comme du ciment. Il gèlera sans doute avant la fin du mois d'avril.

Vers le 15 de ce mois, il fallut lever la vigne les **pampres** se croisaient, il n'y avait pas moyen de passer dans les rangées pour sulfater. On n'a jamais amarré la vigne le 15 avril disait mon père, il faut en prendre note Henri ! Le mois de Mai arrive toujours

Référence des AD 40 : "1 mi 170", retranscription réalisée par un lecteur du site genealalogie.fr

sans gelée le temps était toujours beau. Il faisait beau pendant le printemps 1893 mais une chaleur qu'on supportait facilement car l'air était frais.

La saison du second labour pour les vignes arriva, la terre dans les rangées étaient en blocs de 40 à 50 cm de longueur sur trente de largeur dure comme la pierre. C'était fort pénible d'y passer dessus pour les traitements de la vigne. Il avait été impossible de herser, on essaya de **chausser** la vigne en retournant de blocs en suivant exactement la ligne du sillon. Ce qui réussit parfaitement ;

le 26 juillet la pluie tomba dans l'après midi pas suffisamment et le temps se mit au beau jusqu'aux vendanges. Au moment de la **véraison** les paysans disaient « le raisin ne va pas, on ne fera pas autant de vin qu'on croit les vignes souffrant de la sécheresse »

Le 15 août le raisin était mur. GUILLON vendangea le piquepouth le 16.

Qu'elle ne fut pas la surprise de BIDORET il fait beaucoup plus de vin qu'il n'espérait. Ce fut pareil chez tous les viticulteurs. On remplit toutes les barriques à la première vendange. Les marchands de vin achetèrent les excédents à 10fr l'hecto. Les métayers ?? des barriques à 30 fr chacune. Les Moussus achetèrent des **деми muids** en quantité pour loger le vin de leurs métairies. Le vin était excellent, le rouge était magnifique en couleur et sucré. Le vin rouge se vendit à 60fr la barrique pendant tout l'été 1894 et à 100fr au moment des vendanges. Il y eut une vendange moyenne 1894 comme qualité et quantité.

LA RÉCOLTE DU GRAIN

Le blé fut tout petit, cinquante centimètres à peine au moment de la moisson. Il n'y avait pas d'herbe. (le blé) on le coupait alors à la faucille ras le sol. Ce fut très pénible de le moissonner. Il fallait que la faucille rase le sol. On souffrait beaucoup des reins. La récolte fut de bonne qualité mais peu abondante. Pour le maïs on avait labouré la terre très sèche, on **coutrait** la terre avec les plus jeunes puis le laboureur suivait péniblement avec la charrue Dombasle. Pour herser on avait de mauvaises herse en bois qu'on ne pouvait utiliser tant bien que mal qu'après avoir brisé les mottes à plusieurs reprises à coups de pics ou de maillets. Mon grand-père appelait cette équipe les **bombiers**. On sema le maïs dans la terre bien préparée mais sans humidité. Une bonne moitié du grain ne leva pas jusqu'après la pluie du 26 juillet.

En résumé l'année fut bonne pour les paysans qui avaient bien travaillé et qui avaient bien conservé en bon état la **vaisselle vinaire** pendant les années sans récolte de vin. Au Meysouot nous avons fait soixante quatre barriques de vin et une bonne récolte de maïs. En général tout le monde était content. Le fourrage manquait pour les bêtes mais en compensation les raves réussirent très bien.

Référence des AD 40 : "1 mi 170", retranscription réalisée par un lecteur du site genealogie.fr

Le carnaval 1894 fut très gai . Là où il y avait des filles adolescentes on faisait des **bahus** , les invitations se faisaient le dimanche. C'était pour le jeudi ou pour le dimanche soir. On dansait dans le sol au chant du tralala ou au son de quelque menu instrument de musique.

On faisait au Collin-Maillard, au **mouniquoues**, au Furet du Roi, au Chevalier Cornu, on faisait aussi de beaux Rondos. Les filles étaient si bien avec leur robe de négligé et leur taille fine. Cependant les vieux et quelques garçons pas bien dégourdis jouaient aux cartes, à la bourre ou au brelan. Et un buvait des bons coups. On devint plus généreux et plus affables dans les familles, on aimait à recevoir et à faire goûter son vin.

Ce qui était admirable dans la campagne, c'était le départ ou le retour des **bahus** ou des fêtes patronales de Pouillon ou des communes voisines. Tout le monde allait à pied. On chantait garçon et filles et au chant on devinait de loin où la caravane débutait, on devinait où les renforts affluaient et où tout le monde aboutissait. Il y avait bien longtemps qu'on ne chantait pas, parce que les temps étaient trop mauvais. On n'était pas exigeants, on se contentait de peu. L' ??? a été bonne. La jeunesse pourra se marier, les vieux pourront disposer de quelques sous pour acheter un chambre ou un peu de trousseau.....

Tout de même les porte-monnaie des garçons n'étaient pas bien garnis à cette heure, une pièce de cinq francs peut-être oui peut-être pas .

Et le fils de Moussu qui a dépassé la caravane avec un bel attelage au trot, a dans son porte feuille de beaux billets de cent francs et de beaux louis dans son porte monnaie et puis comme il est chic et bien habillé.

« C'est malheureux tout de même, se disent les fils du métayer entre eux, de donner la moitié des récoltes à des gens qui ne travaillent pas. Si nos parents avaient cette part pour leur famille nous serions mieux habillés et nous aurions plus d'argent dans nos poches ».

Le prix des marchandises en ce moment(1893)

Maïs	10fr l'hl et 13 le mois de juillet
Froment	18fr au battage et 25fr dans les mois de mai et juin
Vin	100fr dans les mois de juillet et août
Poulets	1,50fr à 2fr
Œufs	12 sous la douzaine
Fromage blanc	de 0,35 à 0,40fr
Bœuf de boucherie	0,60fr le kg
bœuf de travail	350 à 400 fr
Veau de boucherie	0,65 LE kg

LA VIE DANS LA MAISON DE MOUSSU

Moussu menait une vie de rentier modeste. Le matin après avoir fait la toilette, la famille prenait le café au lait. Pour le repas du midi, il y avait un bon plat de viande, du confit qu'avaient porté les métayers pour le premier de l'an. Du poulet ou des pigeons qu'ils prenaient à la basse-cour. Pour souper il y avait de la soupe et des œufs.

(La famille faisait ses repas à la salle à manger. Le personnel mangeait à la cuisine. Les plats étaient présentés aux domestiques lorsque les patron s'étaient servis. Quelque fois il ne restait pas grand-chose. Mais la cuisinière dégourdie avait toujours une casserole d'eau chaude sur le fourneau. Elle y mettait quelques œufs à cuire pour compléter le repas. Moussu et sa famille mangeaient tous les jours du pain blanc et frais. Mais le métayer mangeait de la méture. Toute fois il y avait du pain pour tremper la soupe, le vin à volonté.)

Un jour par semaine, c'était le jeudi chez les Sarramagna un bon festin. Un beau filet de bœuf ou de veau figurait sur la table. Ce jour là, le curé ou le médecin était invité à dîner. Ce jour on prenait une bonne bouteille de vin bouché et de la bonne eau de vie sous la cage de l'escalier .

Un jour il y avait comme invité le docteur LANISCARD le petit fils du révolutionnaire de 1789. En prenant le café Mme Sarramagna dit à Mr Laniscard : Monsieur le Docteur je veux vous remercier d'avoir soigné ma belle-mère, je vais vous payer vos honoraires.

Catherine, répondit le Docteur, je ne veux rien.

Oh ! Mon Dieu ! Répliqua Mme Sarramagna, que vous êtes généreux Monsieur le Docteur ; c'est bien dommage que vous n'ayiez pas un peu de religion.

Comment Catherine, dit dans le haut de la voix, Mr Sarramagna.

Si je n'ai pas de religion, Madame, je soigne à l'abonnement, 40 sous par an, tous les malades et je fais péniblement mes tournées monté sur Yantoux mon mulet. Il y a la moitié des abonnés qui ne me payent pas et je les soigne quand même quand ils sont malades... Et vous, Madame, vous avez chassé de votre maison votre belle-mère qui était ici la Daoune et elle est morte sur la paille ! »

Cela dit, le docteur se leva et quitta la salle à manger.

A son lit de mort Mr Laniscart reçut la visite du vicaire qui lui dit qu'il fallait prier Dieu.

« Dis donc Mr l'Abbé, pourquoi faut-il prier ? »

« Pour monter au ciel », dit le vicaire. Alors le malade de dire

« Comment veux tu que je monte au ciel, je ne peux même plus monter sur Yeantoux ! »

Référence des AD 40 : "1 mi 170", retranscription réalisée par un lecteur du site genealogie.fr

Le vicaire était parti au bout d'un moment, la domestique entendit un petit bruit de ferraille dans l'escalier. Elle vit le chat, qui comme d'habitude allait dormir au lit de Mr Lamiscard, descendre l'escalier avec le chapelet autour du cou.

Tous les dimanches, Moussu allait dîner et faire la partie au Presbytère avec les curés. Le jeu en vogue était alors le BRELAN. Pendant l'absence du patron Madame faisant un peu de bombance. Elle rassemblait quelques jeunes gens, leur servait un bon gueuleton puis avec les filles ils dansaient pendant l'après midi. Madame dansait très bien. Jamais Moussu n'a rien su de cet amusement.

Moussu était chiche, il ne donnait jamais assez d'argent à sa femme pour l'entretien du ménage. Madame était obligée, à l'insu de son mari, de vendre quelques sacs de grain . Pour cela elle s'entendait avec le domestique, lui donnait quelques pièces de 20 sous. Le garçon dégrillait le maïs le matin au point du jour et le portait au domicile de l'acheteur. Moussu dormait tard, il n'était pas difficile de lui jouer ce tour ; mais tout de même *il ??????? Lorsqu'il fallait régler quelques compte en ménage ????? + ??? elle payait la marchandise à sa valeur toujours quelque monnaie pour faire l'appoint.* Alors d'un ton tout doux il dit à sa femme « Catherine tu n'as pas cinq francs à me prêter ? »

Madame lui prêtait cinq francs ; mais prêter c'était donner et la pauvre Dame était obligée de recommencer son trafic avec le garçon, et celui ci de temps en temps vendait quelques sacs de maïs pour son compte : ce matin là au lieu d'en dégriller un, il en dégrillait deux. On jouait aussi le tour quelque fois à Moussu lorsque la barrique de vin de ménage était vide. On entamait un demi- ?? et on en sortait une barrique pour Madame, et quelque fois le garçon en prenait une barrique et la vendait. La maison était riche et ce petit gaspillage ne se connaissait pas.

Pas de lien entre ces épisodes

Madame avait besoin d'argent, elle était charitable, je l'ai dit et elle était bonne aussi pour son entourage. Quand un métayer lui portait une paire de poulets ou un panier de fruits ou de légumes elle donnait toujours 20 sous. Chaque fois que je la rencontrais autour de la maison elle voulait voir mes dents et elle me donnait 10 sous. Cette opération se répétait au moins une fois par semaine.

Elle m'aimait beaucoup parce que j'étais polisson et je lui racontais toujours mes difficultés et j'en avais souvent.

Madame paya ce fait d'être mal vingt sous, mais le matin en arrivant à l'école, l'instituteur était furieux, il me mit à genoux sur des grains de maïs . En faisant ma pénitence je formais le plan pour finir cette guerre au plus vite. À midi je traitais une alliance avec le quartier de Lucq , il y avait dans ce quartier des garçons très robustes et décidés, les deux Deytieux et les deux Larrèdes c'étaient des phénomènes.

Voici le plan : les enfants du quartier de Lucq, à la sortie de l'école devaient passer par le moulin de Lamothe puis tourner au font au chemin de la barthe de Loustaou, suivre ce chemin jusqu'à Crustepic , là ils tournaient à droite sur le chemin d'Orossen et

Référence des AD 40 : "1 mi 170", retranscription réalisée par un lecteur du site genealalogie.fr

prenaient les combattants de flanc. Les soldats du quartier de Mentejuzan au pas de course pousseraient l'assaut sur les adversaires à l'arrivée du quartier de Lucq sur le champ de bataille

Tantôt c'était la bataille entre le quartier de Mentejuzan et le quartier d'Orossen- exactement comme la guerre des boutons. Un jour ma voisine du champ de bataille voulut nous chasser avec un balai. On lui vola le balai, le chapeau et on fit la fille prisonnière. Elle était jolie sa fille Elle fut délivrée à condition d'embrasser tous les combattants. La bataille avait lieu au champ de Loustaou , le quartier d'Orossen à sa route vers Monplaisir et mon quartier défendait l'autre route adossé contre le champ de Laborde qui appartient actuellement à Bauzet facteur à la retraite,

On était des combattants loyaux, le combat commençait quand tout le monde était prêt, signalait de part et d'autre en sonnant de la corne. Nos armes étaient des branches d'aubépine sauvage de trois à quatre mètres de long qui devaient servir pour flageller les adversaires et on tirait des coups de cailloux.

Ce soir là nous reçûmes des coups violents, Jean Camille Didier du moulin de Bernet nous esquintait , j'avais le nez tordu et qui saignait abondamment ,Cazaux de Labouyrie avait le pouce de la main droite déplacé, Léon de Céchon un œil poché. Tous les grands étaient blessés, les jeunes n'allaient pas tenir longtemps, la bataille était perdue.

Page 43

Soudain le quartier de Lucq arrive par la route sans être vu, déboucha sur le champ de bataille en passant par la ?? qui se trouve encore à la bifurcation de nos routes.

Le quartier d'Orossen se trouva attaqué sur ses derrières, on leur tirait dessus à 40 mètres à peine et le quartier de Mentejuzan au pas de course se jeta sur eux. Il y eut une surprise, il y avait peut être une cinquantaine de spectateurs dans les buissons et Romain Dumas avec notre corne sonna la charge, que c'était beau, nos adversaires s'échappaient comme des lapins. Une surprise plus grande, notre instituteur Monsieur Lamarque arrive sur les lieux. Il arrêta la débandade parce que le combat cessa immédiatement.

Les armes de mon quartier furent jetées dans le fossé contre le champ du facteur pour ne plus en être retirées et en toute diligence on prit le chemin de la maison. Mais en passant à la croix du Ténédou, Jules Deytieux nous dit « rentrez chez nous pour boire un coup. Les combattants avaient soit ils acceptèrent l'invitation . Le père Deytieux qui avait assisté à la bataille nous servit à boire et Césarine nous donna des biscuits secs que nous appelions des demi-lunes . Et tout petits que nous étions nous nous dressâmes de toute notre taille, nous étions vainqueurs.

En arrivant à la maison avec mon nez de travers, la première figure que je vis à la cuisine ce fut Lamarque l'instituteur, il causait avec mon père, il n'avait pas l'air mauvais. Il me dit : tu vas me raconter comment cette affaire a débuté, et me dire avec tous les détails tout ce qui s'est passé.

Référence des AD 40 : "1 mi 170", retranscription réalisée par un lecteur du site genealogie.fr

L'instituteur et mon père en écoutant mon compte rendu riaient à se tordre. Puis Mr Lamarque dit : je vais vous pardonner à tous à condition que ce soit fini. Je me rappelle encore la réflexion que je lui fis : je préfère que ce soit fini alors que nous sommes vainqueurs, parce que à la prochaine bataille nous serions peut être battus.

Le vieux Sarramagna qui avait suivi avec attention toutes les péripéties de cette guerre voulut avec toute son avarice me récompenser de mon courage et de mon initiative. Il me donna un sous espagnol qu'on appelait « ditaoucul » c'est le seul cadeau c'est le seul cadeau que le pauvre homme fit de sa vie.

Le lendemain je me présentait chez Mathilde Dufau pour acheter un sou de fromage de Hollande, avec ce fromage et un sou de pain que me payaient mes parents

j'allais faire un bon dîner. Mathilde enveloppa une belle tranche de fromage dans un morceau de papier roux et me la présenta . C'était le moment , je donnais mon sou.

Oh ! Mon pauvre enfant , me dit elle, ton sou est faux , et elle repris le fromage tout en me remettant le sou. Je ne désespérait pas encore. Mathilde était une femme fort flatteuse mais elle avait le renom d'être méchante ; sûrement que dans les autres boutiques je pourrai acheter mon fromage. J'allais à coté, mr Puyo était au comptoir, je lui demandai un bout de fromage et je pose le même sou à portée de sa main. Il jette un coup d'œil dessus et il appelle aussitôt sa femme : dis donc Marie ce sou est faux. Oh oui Julien dit elle, ne le prends pas : pas de fromage.

Alors je m'en vais chez Longuefosse que je connaissais très bien. Il était plumacier et chiffonnier, il venait souvent à la maison. Je lui dis familièrement que j'avais un sou que le vieux Monsieur Sarramagna m'avais donné, que je voulais acheter du fromage de Hollande pour dîner et que personne ne voulait accepter ce sou en paiement. Le père Longuefosse me dit « moussu qué bilain coum un porc si leu sol ère estat boun ne l'auré pas bailli »

Longuefosse me donna pour rien, un peu de fromage pour mon repas. Pendant tout l'après-midi je me demandais comment me venger .

Au retour de l'école j'emportai un gros morceau de craie dans ma poche. Le soir après avoir soupé , je me couchais comme d'habitude mais je ne dormais pas ; au bout d'un bon moment je me levais, je sortis de ma chambre par la fenêtre et je me rendis à Taillade.

Il faisait clair de lune, une nuit magnifique. Le chien de la maison vint me reconnaître au moment ou j'ouvrais le portail, tout le monde dormait, la grange faisait un angle droit avec la maison, le tout attenant. J'épargnais tout d'abord la porte de la soullarde qui se trouvait à mon avis trop près de la maison d'habitation ; je ne voulais pas me faire pincer, je commençait à la porte cochère du pressoir. Prenant ma craie j'écrivais en grosses lettres au clair de lune :

Référence des AD 40 : "1 mi 170", retranscription réalisée par un lecteur du site genealogie.fr

moussu lou bieilh ques bilain comme un porc.

Qué m'a bailli ün sol dit au cul ne m'ou ballen pas un loc ?

Signé Henri Gaillardet

Le lendemain en partant pour l'école, au bas de la côte, je passais par la claie qui se trouve à 70 metres environ de la maison de Taillade, je contournais la haie jusqu'au passage qui se trouve en face de la chambre des domestiques. De ce point je vis que les écritures n'avaient pas été effacée et elles paraissaient de loin, je repris ma route content et fier. Pas si fier que ça tout de même car je me posais cette question : Que dira moussu quand il se lèvera ? Et encore si je n'avais pas signé ! il va me punir et quelle punition ? Le soir en rentrant tout timidement , dès que je fus en vue de la maison de taillade me gardant à droite, me gardant à gauche, bien décidé à fuir si je voyais dans les buissons apparaître le vieux moussu. Rien tout était calme. Je me dis que j'allais ?? tranquille et accélérant la marche, je passais devant le portail et la première grille.

Soudain le père Sarramagna qui était caché derrière le second arbre taillé en pyramide qui se trouvait là en face la deuxième grille contre le jardin, sortit furieux, la casquette à la main , de toute la vitesse de ses jambes endolories. Je fis lestement un un bond en arrière pour lui échapper « reste là mauvais sujet , me dit il, viens immédiatement effacer ce que tu as écrit sur les portes »

Je me tenais à neuf ou dix mètres de moussu, s'il avançait d'un pas je reculais de deux. Enfin il ouvrit le portail et s'engagea dans l'enclos. « suis moi » dit il d'une voix plus douce, je le suivis à bonne distance, lorsqu'il fut à coté du puits dans le haut de la voix il cria « Augustine » *Monsieur* , répondit la jeune bonne , « viens remplir un seau d'eau que tu porteras devant les portes, donne un grand chiffon et une brosse de chiendent » Moussu et moi nous gardions toujours nos positions, « suis moi » dit il , il avança jusqu'à la porte du pressoir , Je me tiens toujours à distance, « Prends ce chiffon, trempe le dans l'eau et efface ces écritures » je restais toujours à la même place, il comprit qu'il devait se mettre de coté et s'éloignant un peu. Ce qu'il fit et je commençai mon travail.

Si moussu avançait, j'abandonnais, Madame et les filles nous regardaient faire par la fenêtre de la cuisine, elles riaient aux éclats.

Lorsque la première porte fut faite, je passai à la deuxième et Moussu put alors avancer jusqu'à la première, il constata que par mon lavage les traces des lettres restaient et qu'on pouvait encore lire bien facilement. Il fit venir la bonne pour essayer de faire mieux avec la

Référence des AD 40 : "1 mi 170", retranscription réalisée par un lecteur du site genealogie.fr

brosse, les traces des lettres restaient quand même. « nom de Dieu dit moussu, je vais être obligé de faire peindre toutes ces portes, que de frais me porte ce petit vaurien »

Madame était toujours à la fenêtre. Soudain Moussu enleva sa chenille et sa casquette tomba à terre ; dans l'entourage de Moussu on appelait la **chemille** un vêtement bien simple fait avec des draps qu'on emploie actuellement pour les pardessus. L'étoffe de cette **chemille** était de couleur rouge foncé. Ce vêtement se passait par la tête, il y avait un trou, on pouvait le mettre dans tous les sens devant comme derrière, à droite comme à gauche, à l'endroit comme à l'envers. Ça faisait l'effet d'une pèlerine, naturellement les bras se tenaient dessous et lorsqu'on voulait en faire usage, il fallait relever le devant du vêtement.

Moussu ne pouvait pas travailler avec la **chemille** ni même courir. Du moment qu'il l'avait ôtée, je compris qu'il voulait essayer de m'attraper à la course pour me gifler ou me tirer par les oreilles. Mais Madame appela son mari « Edouard laisse donc l'enfant tranquille, qu'il lave les portes comme il pourra et les bonnes achèveront le travail » Moussu aussitôt rentra dans la salle à manger en rouspétant ; je ne fis pas attention à ce qu'il grognait. Dans quelques minutes mon travail fut fini. Augustine vint pour achever.

Alors j'endossais la pèlerine du moussu et je mis sa casquette faisant semblant de diriger le travail de la bonne. Je lui disais « mouille bien la brosse et frotte bien pour effacer les traces des lettres, si c'est mal fait 2 tout refaire » Mme Sarra-magna applaudit cette farce et cria bravo Henri, c'est bien, très bien.

J'enlevais mon uniforme que je posais sur la barrière de la basse-cour, puis je pris mon petit béret à la main et je dis tout gentiment : Bonsoir Madame.

La pièce de théâtre était finie.

J'étais à peine rentré chez moi, Augustine avait un petit paquet que Madame m'envoyait. Il y avait du pain de choane bien blanc un bon morceau de fromage de Hollande.

Il y avait aussi un petit billet qui enveloppait une pièce de 20 sous. Sur ce billet il y avait ces quelques mots : *Henri soit plus tranquille, tu es toujours dans les mauvaises affaires, tu n'as jamais un jour heureux. Tu m'as bien amusée quand même ce soir, je t'en remercie, je dirai un chapelet pour toi.*

LES ACCIDENTS

C'était un mardi matin du mois de janvier. J'étais indisposé, j'avais mal à la tête. La veille j'avais été à un repas de famille avec mon père, ma mère et ma sœur chez mon oncle au DAILLENCQ. Les vieux avaient joué au brelan. Mon père jouait avec ??, Valentin du Barbé, Louis de LABOURDETTE, et Julien de Pédegert. Ma tante avait réuni toutes les

Référence des AD 40 : "1 mi 170", retranscription réalisée par un lecteur du site genealandogie.fr

femmes en un grand cercle au milieu de la cuisine et ???????? toute la soirée. Les enfants s'amusaient au sol , le domestique de la maison nommé Edmond leur apprenait à danser. Les amusements avaient cessé à minuit puis on avait fait le réveillon avec les restes du dîner et un genre de pâtisserie sèche qu'on appelait MERVEILLES.

Meysouot se trouve à quatre kilomètres du DAILLENCQ , nous étions rentrés bien tard. En fin j'étais fatigué, je n'étais pas parti à l'école. Je me chauffais face au foyer les mains dans mes poches, mal assis sur la chaise que je faisais pencher en arrière ,j'avais le costume **PAGE 52** de la veille, un tablier tout neuf qui avait coûté 8 francs , qui se boutonnait derrière le dos, une paire de culottes courtes dépassant le genou, une paire de chaussettes de laine qui faisaient le joint avec le pantalon. Le foyer était sans plaque en fonte, il était en fait en ???gondolé par le feu et les pieds de la marmite y avaient fait des trous. La marmite était là toute bouillante.

Pendant que ma mère faisait la chambre, ma grand-mère faisait la soupe. Elle venait d'y mettre les pommes de terre et allait préparer une tranche de citrouille qu'elle voulait y ajouter. J'avais mis la pointe du pied droit dans le crochet de la marmite qui était accrochée à l'anse ; à plusieurs reprises marraine me dit « Henri sors ton pied du crochet, tu vas faire renverser la marmite sur tes jambes » J'avais le cerveau malade mais têtu, aussi je ne faisais nul cas des recommandations de ma grand-mère. Je faillit perdre l'équilibre sur ma chaise et tomber en arrière, subitement je fis un mouvement en avant pour m'asseoir normalement, et mon pied engagé dans le crochet fit renverser la marmite d'eau bouillante sur mes jambes. À mes cris et aux cris de marraine, se rassembla, ma mère crut bon de m'enlever rapidement les chaussettes,toute la peau des genoux jusqu'à la pointe des pieds s'enleva aussi. Oh ! Quelle souffrance j'endurais !!!! Catherine arriva, c'était ?? heures .

Les femmes avaient toujours la soupe faite avant dix heures. La pauvre Cathinoue mangeait une assiette de soupe avec des brisats de melon, buvait un coup de **binat** (piquette), puis rentrait chez elle avant midi.*ce matin là il n'y avait pas de soupe.*

Madame Sarramagna arriva aussi. Je sautais dans la cuisine en criant, je souffrai horriblement, madame les larmes aux yeux disait « cet enfant nous donne continuellement des soucis » Catherine dit « faites venir des pommes de terre je vais le soulager »

Elle ordonna aux femme d'en éplucher , puis elle râpa les pommes en quantité, elle appliqua un enveloppement à chaque jambe, « lorsque l'enfant souffrira il faudra changer ces cataplasmes » cela me soulagea aussitôt mais il fallait renouveler l'application fréquemment.

On n'alla pas appeler le docteur, Catherine me soigna assidûment . Au bout de trois ou quatre jours j'allais mieux mais je ne pouvais pas marcher. Mon grand-père me fis une paire d'échasses avec deux cannes de parapluie, Et pendant tout l'été je ne pus aller à l'école. Lorsque les vacances arrivèrent , les échasses ne m'étaient plus indispensables, j'étais à peu près guéri.

Référence des AD 40 : "1 mi 170", retranscription réalisée par un lecteur du site genealandogie.fr

Un matin au point du jour , mon grand-père et mon père voulaient dégriller les haricots avec un fléau. J'étais là naturellement, j'avais été matinal.

Mon père était en haut du grenier ??? grand-père, il devait avec un râteau an bois faire descendre les haricots et mon grand-père devait les étendre dans le sol en donnant une épaisseur de 20 centimètres.

Quand je suis descendu, mon père rassemblait les haricots à la fenêtre la bouchant complètement, puis en poussant avec le râteau ils tombaient /es haricots en grosses ondées se dégrillant dans leur chute. Je fus émerveillé de ce spectacle , je me mis à sauter de joie avec les échasses à la main. Je ne sais pas comment je fis, les échasses me passant en travers des jambes, je tombais sans pouvoir me tenir, je m'étais fracturé le pied droit.

Cathinoua habillée toujours avec les mêmes hardes et madame Sarramagna avec le mouchoir ? qu'elle a toujours porté sur la tête arrive aussi. Ces femmes m'avaient gâté pour ma brûlure mais ne pouvaient rien faire pour une fracture. Catherinoue dit : il faut aller trouver un rebouteux qu'il y a à SAUGNAC pour arranger ce pied. Madame dit:Je vais envoyer le domestique avec la voiture pour aller à Saugnac ; la mère accompagnera l'enfant vous n'avez qu' à le préparer, la voiture sera là dans quelques instants ; puis elle partit en disant sur le pas de la porte «cet enfant nous donne bien des soucis» Aussitôt que Madame eut quitté la chambre, je dis à ma mère « Madame est bien parente à nous pour qu'elle s'intéresse tant à moi » Ma mère me répondit

« Madame n'est pas parente , mais c'est une bonne femme »

Nous partîmes à Saugnacq avec le ?? attelé à deux juments alezan. Le rebouteux ,Monsieur Mauli remis le pied en place en quelques secondes, on lui donne pour sa peine 40 sous et on reprit le chemin de la maison. En passant au bourg de Pouillon, ma mère pria le cocher d'arrêter quelques instants devant le bureau de tabac. Elle descendit pour acheter un paquet de tabac qu'elle paya 45 sous dont elle fit cadeau au domestique. Une fois rentrés ,on me porta au lit, ma mère alla remercier les Sarramagna de leur beau geste.

Cathinoua et Madame venaient me voir tous les jours. En même temps mon grand-père avait réparé les échasses. Au bout de quelques jours je jetais les échasses et allait faire une visite à ces deux voisines en commençant par Cathinoua, la pauvre femme ' avai pas grand-chose à m'offrir. Toute fois elle me fit bien plaisir en me donnant un morceau de pain blanc . En ce moment chez le métayers on mangeait du pain que quatre fois par an,pour la fête patronale, le jour de la moisson, le jour de la rentrée du blé, et le jour du battage. Les Métayers mangeaient de la métüre faite avec de la farine de maïs.

Puis j'allais faire une deuxième visite à Madame. La pauvre dame me reçu en pleurant de joie. Elle me donne des gâteaux secs et du bon vin rouge, elle m'embrassa plusieurs fois et me dit qu'elle passerait le chapelet pour que le bon Dieu me préserve de

Référence des AD 40 : "1 mi 170", retranscription réalisée par un lecteur du site genealalogie.fr

tout accident. À mon départ elle glissât une pièce de 20 sous dans ma poche en me disant « il faudra faire bien attention de prendre mal à l'avenir ou tu vas passer un an sans aller à l'école, je ne sais pas si tu pourrais rattraper le temps que tu perds.

Ça nous donne pleins de chagrins »

Je me disais, tout de même cette dame doit être parente de chez nous. Je recommençais l'école tout de suite après les vacances de Pâques . Aux premiers jours, je me trouvais un peu en retard, les camarades de mon âge avaient beaucoup avancé, mais j'arrivais auprès d'eux avant les grandes vacances.

LA PREMIÈRE COMMUNION ET LE CERTIFICAT D'ÉTUDES .

à l'âge de onze ans on me prépara pour ma première communion.

L'instruction religieuse que le curé – doyen et son vicaire m'avaient donnée, avait complètement changé mon caractère si rebelle. Je savais mon catéchisme et la bible sur le bout des doigts, j'étais devenu doux et docile pour mes parents et Madame Sarramagna à qui je montrais beaucoup d'affection. Ils étaient tous contents de moi, ils en étaient fiers aussi lorsque le curé en chaire , m'appelait au milieu de l'assistance, pour réciter l'évangile du Dimanche. Je m'en sortais très bien et je recevais des caresses de ma mère de ma grand-mère et des pièces d'argent de Madame.

Le jour de la première communion, on fit fête à la maison, les femmes préparaient un grand repas, je me rappelle de l'**esbahi** que tout le monde trouvait bon. Comme invités il y avait ceux du Daillencq au complet, le domestique gardait la maison, Il y avait Victoire de TRIBAILLOLE , parente de ma grand-mère ; il y avait les ceux du GRAND BERAOUTE qui étaient les premiers voisins ; mais il y avait aussi Madame Sarramagna et son mari. Les femmes avaient fait deux **Jeannines**, sur l'une avec du beurre fondu les femmes avaient écrit « Ǝ Ǝ » Edouard Sarramagna, sur l'autre « Ǝ Ǝ » Catherine Sarramagna.

En mangeant ce gâteau qui était meilleur que mas de pain, disait on, le vieux Sarramagna dit en parlant de moi : je ne comprends pas qu'un garçon qui était si gueux, soit devenu si convenable. Madame Sarramagna en tournant la tête vers moi, envoyant de l'œil une grimace à son mari, « nous nous en sommes occupées, dit elle, j'ai récité plusieurs chapelets à son intention, maintenant mal ne pensons plus, Henri est gentil mais il est aussi intelligent. J' ai toute confiance qu'il sera reçu pour le certificat d'étude. Mr Sarramagna s'était mis à bailler cependant Madame Sarramagna mit un louis dans la poche de ma veste .

Référence des AD 40 : "1 mi 170", retranscription réalisée par un lecteur du site genealalogie.fr

Edouard, dit elle à son mari, tu te moques de moi parce que je prie ; j'ai grand pitié de toi parce que tu es athé. C'était le 30 mai 1889, le 11 juillet je passais le certificat d'étude. Le soir à la lecture des résultats, j'aperçus dans un coin du préau, Augustine la petite bonne de Taillade. J'allais à elle « te voilà Augustine » lui dis-je « Madame m'a envoyée pour prendre les résultats » me répondit elle, et elle entendit aussitôt « ON A ÉTÉ REÇU » François Gaillardet ,reçu mention très bien , avec félicitation du jury pour la belle rédaction. Augustine prit note sur son carnet de commissions puis nous quitta disant « Je pars vite porter la nouvelle à la maison Madame est en prières toute la journée, elle n'a rien mangé à midi, tu arrives » « oui dans quelques minutes »

Une fois le résultat proclamé je dus aller remercier le père et la mère d'Henri Puyau de bien bon accueil ; j'avais déjeuné chez eux ? Avec Marie Puyau.

J'allais accompagner Henri Labat chez lui, nous avons tous les trois été reçus dans les premiers numéros. Chez Puyau comme chez Labat on nous offrait tout plein de friandises et du bon vin sucré.

Puis je pris le chemin de la maison c'était 2,4km à pied. Je marchais vite à grandes ? sur mes jambes, il me tardait d'arriver à la maison , mes parents allaient être contents.

La première personne que je vis en arrivant à la porte cochère ce fut Madame Sarramagna ,une robe à fond bleu avec pois blancs, elle était fraîchement coiffée avec un ruban assorti au chignon. Elle était mignonne comme une fillette, elle avait alors 45 ans et pesait 40 kilos à peine. Elle me prit par la main et m'entraîna jusqu'au fond de la cuisine tout près de la pendule. Là elle s'assit sur une chaise me plaça en travers sur ses genoux, et m'embrassa follement« tu me fais heureuse Henri, quel succès !

Ma mère voulait m'embrasser mais la joue de Madame cachait mon visage, elle ne fut pas embarrassé pour si peu, elle s'avança en disant « j'embrasse les deux Madame qui a prié et Henri qui a étudié » « Oui, dit Madame Sarramagna , embrassez tous les deux, Marie. Venez Jeanne Marie dit elle, à ma grand-mère faites comme votre fille , embrassez les deux » Mon père était là au milieu de la cuisine les yeux mouillés de larmes de joie.

« Venez donc Jean ? Embrassez les deux , nous passons un moment heureux »

Une fois ressaisis de cette scène très touchante, Madame Sarramagna prit la parole « allons à Taillade dit elle, allons voir les messieurs et les domestiques, sûrement ils nous attendent.

Et l'on suivit tous Madame Sarramagna. D'habitude les métayers qui allaient à Taillade, entraient par la souillarde, mais à ce moment là Madame frappa à la porte de la salle à manger. Pour rehausser l'éclat de la réception, Augustin, avec le tablier blanc vint nous ouvrir la porte ,on rentre, le père Sarramagna était là, M. Ferdinand l'avocat était là

Référence des AD 40 : "1 mi 170", retranscription réalisée par un lecteur du site genealogie.fr

aussi avec nous, la salle était comble. Ils m'interrogeaient sur les devoirs de l'examen et en particulier sur les termes que j'avais employés pour ma rédaction.

Le vieux Sarramagna dit à mon père « Nous sommes très fiers du succès d'Henri mais il ne faut pas lui donner une instruction exagérée pour qu'il se dégoutte peut être du travail de la terre.

Monsieur Ferdinand répondit à son père ?? « Papa tu fais erreur dans ton raisonnement , je ne crois pas que l'instruction peut être nuisible à un métayer tout au contraire. Nous devons combattre la routine, les modes de culture changeront et avec l'arrivée des rendements supérieurs. Il faudra des métayers intelligents pour conduire et réparer l'outillage. J'avais une idée moi, je ne veux pas garder à la terre celui qui est qualifié pour faire autre chose. Nous pourrions conseiller à Mr le Doyen de prendre des dispositions pour faire entrer Henri au séminaire »

Tout le monde applaudit au discours de l'avocat. Il savait toujours trouver le mot pour amuser la société. Le père Sarramagna de manda à la bonne une bouteille de vin vieux. Augustine porta une bouteille de vin , prudente, qu'elle posa sur la table. Je lu l'étiquette ENTRE DEUX MERS Madame demanda une boîte de biscuits, on prit quelques biscuits avec un peu de vin. On ne resta pas bien longtemps, on salue, on remercie de notre mieux, et on se retira. Nous n'étions pas à notre aise dans le salon de moussu.

Tout en se retirant pour rentrer au Meysouot, ma grand-mère dit à ma mère : j'aimerais bien qu'on en fasse un curé d'Henri . L'enfant fera comme il voudra, dit mon père, d'après moi ce n'est pas intéressant de faire de longues études dans un séminaire quand les parents sont fort pauvres comme nous. Je me rappelle lors que l'abbé Gaillardet était jeune séminariste, il venait chez moi pendant les vacances, mendiai quelques sous pour poursuivre ses études, il allait dans toute la parenté, chez les amis de la famille, chez tous les notables de la commune, il allait même chez les CAMIADE à GAAS . C'est très humiliant et quelques fois on est pas bien reçu dans les maisons.

« Sois tranquille, dis je à mon père, je ne serai jamais séminariste »

AUTRE SITUATION

La famille passa la fin de l'été et l'automne dans une atmosphère de gaîté continuelle. Je travaillais aux champs avec mes parents, j'étais fort pour l'âge et laborieux (une ligne illisible) Madame venait souvent me voir pendant les heures de travail, elle disait souvent « nous avons tout de même réussi à le corriger » De mon côté je me disais : pourquoi dit elle *nous* puisqu'elle n'est pas parente de la maison. Mais ma petite bourse bleue était toute garnie de pièces d'argent , il y avait aussi deux louis d'or, tout cela m'avait été donné par Madame.

Référence des AD 40 : "1 mi 170", retranscription réalisée par un lecteur du site genealandogie.fr

Le jour du certificat d'études lorsqu' elle me caressait sur ses genoux elle avait du à mon insu, mettre un louis d'or dans la poche du gilet : ma mère l'avait trouvé au bout de quelques jours, j'étais réellement le plus riche de la maison. Bien souvent quand il fallait habiller les femmes ou ma sœur ou acheter des chemises pour les hommes, c'étaient mes gains qui fournissaient l'argent nécessaire.

Je m'étais payé le premier costume du jeune homme;c'était un tissus de qualité, de toute beauté, avec sur un font bleu marine, de petites raies de un demi centimètre de large avec un fil de soie rouge le long de la raie. Le costume ne comprenait que le pantalon et le gilet sans veste, les métayers ne portaient la veste que pour les grandes occasions. Cette étoffe de fantaisie m'avait coûté 20 fr.

Ma sœur était 3 ans plus jeune que moi, j'en avais grand soin ; elle ne faisait pas grand tapage parmi nous. On vivait heureux dans notre famille, tout le monde était bien convenable, C'était un bon ménage, les deux couples étaient bien unis, la gran-mère et ma mère étaient deux femmes extraordinaires, c'étaient réellement deux saintes. Je crois que leur mari n'avaient jamais la moindre des choses à leur reprocher jusqu'à ce moment là. Je dis jusqu'à ce moment là, parce que il y avait des défauts qui pointaient chez les hommes et plus tard les femmes auraient pu leur faire des reproches .Mon grand-père buvait déjà trop et il pissait énormément , il devenait mauvais. Mon père était bien charmant parce qu'il avait une bonne femme mais il avait un caractère froid et était très sévère ou plutôt se montrait très sévère envers ses enfants quoique ne nous ayant jamais fait de reproches. En somme,j'aimais bien le vieux, j'aimais aussi ma mère et je craignais mon père. Enfin on vivait heureux pour le moment mais ce bonheur n'allait pas être de longue durée.

UNE MANŒUVRE MANQUÉE

Moussu Sarramagna, alors âgé de 72 ans, vint un jour, du mois d'août, trouver mon père au champ et lui teint ce langage

« J'ai l'intention d'aller ce soir à Bayonne et à Biarritz;je vais amener Marie et Mme Gadiouy, elles n'ont jamais vu la mer , ça leur fera plaisir. Mon père trouva bien. Moussu donna l'heure, la voiture passerait après midi, ma mère n' a qu'à se tenir prête. Moussu conduirait lui même la voiture, on prendrait le train à la gare de LABATUT , on laisserait la voiture au SALIOU tout près de la gare pour le reprendre au retour à la descente du train de 7 h et quelques minutes » .

À l'heure fixée nos trois voyageurs partaient.

Vers 17h 30 nous eûmes la surprise de voir arriver à pied les deux femmes. Ma mère était d'une taille dépassant la moyenne, elle était bien bâtie, l'œil vif.

Mme Gadiouy était la nourrice de Mr Edouard Bientz fils du commandant d'artillerie. C'était une femme fort gaie de même taille que ma mère, c'étaient deux belles

Référence des AD 40 : "1 mi 170", retranscription réalisée par un lecteur du site genealalogie.fr

femmes. Elles racontèrent ce qui s'était passé : Moussu avait fait visiter Bayonne et Biarritz aux deux femmes.

Puis ils étaient tous les trois revenus à Bayonne et s'étaient arrêtés à l'hôtel Saint martin. Là Moussu offrit un casse croûte à ses compagnes. À un moment donné, Moussu quitta leur compagnie pour aller causer à la direction de l'hôtel. Les femmes comprirent que Moussu demandait une chambre . Les femmes sortirent et se dirigèrent vers la gare. C'était l'heure du train de 4h30 vers Labatut juste à temps elles prirent leurs billets, et montèrent sur le train et ainsi elles laissent Moussu à Bayonne.

À la tombée de la nuit on vit rentrer avec l'attelage Moussu tout capot la voiture vide, nous étions dans la basse cour à le voir passer, il ne fit pas semblant de nous voir. C'était une manœuvre manquée.

LE MALHEUR S'ABAT SUR LA FAMILLE

Dans la nuit du 24 au 25 décembre 1889, vers onze heures du soir j'allais à matines avec ma mère. Elle était pleine de santé. Une fois arrivés au portail de Taillade elle me dit :

« Veux tu Henri que nous fassions une partie de course » « eh bien, dis je, au premier qui arriva à la route »

Elle commande pour le départ à trois et elle dit un ,deux, trois À trois la course commença; au début j'étais devant, de 4 ou 5 mètres puis elle me rattrapa pour arriver les deux ex aequo sur le route. Là elle me prit les deux bras, « embrasse moi, me dit elle, je suis contente de toi, tu as bien prié pour la communion et le certificat d'étude : tu as du génie pour travailler .

Je suis jeune et solide , je n'ai que 17 ans de plus que toi, les étrangers qui viennent chez nous, nous prennent pour frère et sœur »

Pour le travail à la ferme, il n'y rien à gagner. Papa est intelligent, il trouva un trafic en dehors du travail de la métairie, nous gagnons quelques sous, nous vivons heureux.

Voilà une personne qui se portait bien et qui méditait des projets pour l'avenir, elle était bien loin de penser qu'une maladie terrible allait l'attaquer et la terrasser en deux ans.

Le lendemain 26 décembre on tuait le cochon à Meysouot, le boucher était Hyppolite LARREBAIGT. Ma mère nous aidait, soudain elle dit « je souffre bien du dos pour peler le porc et puis j'ai froid » « tout le monde à froid, dit le boucher, mais vous ne

Référence des AD 40 : "1 mi 170", retranscription réalisée par un lecteur du site genealalogie.fr

pelez pas un porc , c'est une truie ». Le lendemain , maman était au lit dans l'incapacité de bouger, on alla chercher le médecin. C'est un Lumbago dit le médecin, nous allons faire des bains salés au pied du lit, il faut aller chercher une barrique d'eau salée à BIDAS et faire un bain tous les matins pendant quatre jours. Ce qu'on fit.

On n'avait pas de baignoire, on opérait avec un grand cuveau qu'on mettait de champ contre le mur. Cette chambre était très froide et humide , les murs suintaient l'eau et le sol en terre battue était vert et mousseux.

Avec les bains le mal au dos fut guéri mais la malade s'enrhuma. Malgré tous les efforts faits par nous et le Dr , ce rhume ne guérit pas ; au bout de quelques temps elle fut soignée comme poitrinaire. Le vieux LORREYTE était furieux de soigner une telle maladie dans un pareil taudis, il en fit l'observation aux Sarramagna qui firent construire une chambre contre la cuisine exposée au soleil.

Le Docteur envoya d'abord ma mère aux bains chauds à Dax, pas de résultats, ensuite il l'envoya à la plage à Biarritz. Mon père alla avec elle ; je me rappelle encore l'adresse de l'appartement qu'ils occupaient, chez Mr LABOUDIGUE cité gard Biarritz. Ils restèrent 40 jours à Biarritz, il semblait que l'air de la mer lui faisait du bien, elle avait bon appétit. Lorsqu'ils arrivèrent maman avait l'air bien, elle avait les joues roses, on l'avait crue guérie.

Pendant leur absence , il fut plusieurs jours, la maison n'allait pas, le commandement était tellement faible qu'il n'existait pas. Justin Pasquet, fils du vieux Pasquet du 1ier lit, se trouvait déplacé depuis le mois de février. Il se disputa d'abord avec ma mère , la raillant comme elle était malade, pas instruite comme lui ; il lui disait qu'elle allait mourir prochainement et le ménage allait tomber. Lui Justin Pasquet était bien portant, il avait fait un sergent dans l'armée, si on l'avait choisi héritier le ménage aurait été solide.

La veille du départ de mes parents pour Biarritz, nous avions semé du rave trente ares environ à la pièce dite du CAZAILLON à coté du champ de COULET. Les deux Pasquet semaient grains et engrais, dans les faits , mon père et moi étions les hommes de corvée avec le râteau mélangeant les grains et l'engrais dans la terre. Notre travail fini ne fut pas bien apprécié parce que le râteau approcha vers le milieu de la raie les petites mottes. Les Pasquet prétendaient que pour couvrir les graine de rave il fallait se servir de la houe qui faisait un travail plus délicat approchant sur les semences la terre plus fine ; ce fut tout juste si notre travail ne fut pas refait est parti et Justin nous traita de travailleurs grossiers d'abord puis de salauds.

Il y avait encore de la terre prête pour semer des raves. Il fallait d'abord planter des choux à coté de la terre ensemencée l'autre jour puis il restait 17 sillons de raves à semer (7ares environ) Les deux Pasquet préparèrent cette terre admirablement

Référence des AD 40 : "1 mi 170", retranscription réalisée par un lecteur du site genealandogie.fr

bien : la terre fine comme du poivre. Ils semèrent les graines et l'engrais avec précaution et lorsque je voulu ouvrir les raies, ils me chassèrent du champ, disant qu'ils voulaient montrer à mon père et à moi même, une leçon de bon goût au travail. Ils se mirent à l'œuvre devant moi avec la houe, nivellent le terrain comme une glace. Je leur disais Mr « DARROUZET(c'était le nom de l'instituteur) nous a dit que les graines ne levaient que couvertes d'une couche de terre ne dépassant pas plus de 10 fois la grosseur du grain. Vous en mettez quatre ou cinq centimètres de terre, vos graines ne pousseront pas ».

Les deux Pasquet ne me répondirent pas.

Tous les matins , Justin aussitôt levé,allait voir si les raves poussaient. Au bout de deux ou trois jours en rentrant , il alla causer avec son père qui travaillait au jardin. Ils causaient sérieusement tous les deux, j'aurai bien voulu entendre ce qu'ils disaient mais j'étais trop loin. Seulement j'entendis en fin de conversation , Justin qui concluait en disant de mon temps les instituteurs ne faisaient jamais des cours d'agriculture. Que se passait il au champ ? Me dis je en moi même. J'y partis aussitôt, je vis quelque chose de magnifique, dans la parcelle de rave que mon père et moi avions semés, il en manquait une pochée ? Mais dans la parcelle des Pasquet terre nue. Peut être ça viendrait plus tard ; au bout de trois ou quatre jours je revins au champ, toujours la leur nue, pas une seule rave dans ces 17 billard. Tandis qu'à l'autre parcelle ça poussait à vue d'œil . Je me rappelle bien c'était un samedi soir après le repas du soir mon grand-père me dit Henri je vais t'aider à faire la paillade.

Il y avait deux jours que mon père était parti et jusqu'alors personne ne m'avais aidé à hacher. Mon père m'avais dit « il y a de la verdure maintenant, ménage le foin pour qu'il y ait quelque chose à donner aux bêtes pour l'hiver. Depuis son départ, je n'avais pas descendu un kilo de foin mais mon rôle était pénible à la ferme. Il y avait six têtes de bétail, il fallait hacher beaucoup, et quels outils j'avais à ma disposition. C'était ce qu'on appelait un hachoir il fonctionnait à main , il avait des bois lames. Il était adossé à un piquet au coin de la grange ; il n'y avait pas encore de hache paille à cette époque là. Il fallait d'abord faire la poignée en mélangeant la verdure avec la paille ; pour hacher cette brassée qui avait dans les 0,50 mètres de long , il y en avait pour un moment.

Depuis douze jours, j'étais tout seul pour hacher, si j'avais quelqu'un pour faire la poignée pendant que je hachais,j'aurais produit le double de travail. Je faisais les nuits blanches pour faire la paillade. Ce soir là grand-père voulut m'aider, j'en étais ravi. Il me semblait que Justin devait sortir ce soir là. Justin passa disant : je vais au bourg me faire tailler les cheveux. Grand-père prit le hachoir, je préparais les poignées. Ça allait vite,je me réjouissais déjà parce que j'allais me coucher de bonne heure. Soudain mon grand-père arrêta son mouvement : « ce Henri ! tu nous a donné une drôle leçon l'autre jour quand on faisait les navets. Nous t'avons renvoyé bien brutalement, ce n'était pas bien de notre part, je t'ai admiré, tu ne t'es pas fâché, tu avais bien raison de nous dire que les navets ne viendraient pas,il n'y en a pas un seul , j'en suis désolé, ton père va se moquer de moi avec raison.

Référence des AD 40 : "1 mi 170", retranscription réalisée par un lecteur du site genealandogie.fr

Je me demande qu'est-ce qu'il faudrait faire à cette terre ? J'ai demandé à Justin, il ne sait pas lui. ? Un garçon de Moussu comme Justin n'apprend qu'à rien faire, il est bête, pauvre garçon dans le travail de la terre. Je crois que toi seul es capable de sauver le ménage lorsque ta mère viendra à mourir »

Grand-père, le rude grand-père, me prit à belle brassée et m'embrassa sur les deux joues. Grand-mère était là depuis un moment, elle vint à moi toute en larmes.

« Ta mère va mourir me dit elle, ne nous abandonne pas ». « je vous le promets » dis-je au milieu des larmes. Au bout d'un moment, grand-père me dit, *à ton avis que faut-il faire à ce terrain ?*

« Grand-père, dis-je, je ne suis qu'un enfant, je viens de quitter l'école. Tu en sais plus long que nous, dit grand-mère qui était toujours là. J'ai une idée, dis-je, herse cette terre, y mettre de l'engrais à la volée, y semer des raves, et du farouch ; puis donner un coup de herse pour mélanger les graines et l'engrais. On ne dira rien à Papa. Tu as raison nous allons faire ainsi. Pour que ton père ne s'aperçoive de rien, tu lui envoies cent francs pour qu'ils restent tous les deux un peu plus à la plage ».

Une fois le paillage fini, le vieux me donna cent francs en me priant de l'envoyer à mon père. Je leur écrivis le dimanche matin et le lundi je lui envoyais un mandat-poste; bien entendu que mes parents étaient bien au courant de ce qui se passait au Meysouot, je leur écrivais le jeudi et le dimanche. On fit les légumes comme je l'avais indiqué ; elles réussirent merveilleusement. Quand mon père arriva, le rave qu'on avait fait avant son départ était rareté et les raves et le **farouch** étaient prêts à être fauchés

Lorsque mon père et ma mère rentrèrent de Biarritz, ils trouvèrent la ferme en bon état ; le travail n'était pas en retard. Ma mère avait l'air bien, une belle figure rose, elle avait maigri un peu, elle avait toujours un raclement de gorge. Pendant l'hiver elle travaillait un peu dans le ménage. Vers la fin mars, elle eut un grand vomissement de sang, ce qui l'affaiblit beaucoup et son appétit diminua, à partir des premiers jours de juin elle ne put plus marcher, on la levait tous les jours. Quand elle se trouvait au lit, à l'heure des repas nous allions manger dans sa chambre. Elle ne savait quoi manger mais on lui procurait bien tout ce qu'elle voulait. Elle a été bien soignée ; les vieux avaient bien fait leur devoir avec leur fille.

UNE AVENTURE DU VIEUX MOULIN

C'était vers le 15 octobre 1890, ma mère était levée, elle était assise sur une chaise moderne rembourrée en face la cheminée. Le feu brûlait à petite flamme, j'étais là pour surveiller la malade, tout le monde était aux champs. Moussu le vieux arriva. Je lui donnai une chaise au coin du feu, et je me rappelle bien, je ne pris pas de chaise pour moi, je m'assis pour l'instant au bord d'une petite table de cuisine qui se trouvait contre le mur derrière Moussu. Cette table avait à peu près un mètre quarante de long et me

Référence des AD 40 : "1 mi 170", retranscription réalisée par un lecteur du site genealalogie.fr

trouvant assis à coté de la porte d'entré, je me trouvais presque à coté de Moussu. Moussu me dit »Va ramasser les œufs Henri » Ramasser les œufs moi ! lui dis , je n'avais l'habitude de faire ce travail, c'était ma grand-mère qui s'en occupait.

on va ramasser les œufs tout de suite, dit Moussu d'un ton autoritaire . Je jetais un coup d'œil sur ma mère qui ne me fit pas le signe de rester. Je sortis, j'allais m'asseoir sur un marche d'escalier au fond du sol.

J'entendis aussitôt ma mère qui m'appelait « Henri, Henri, fais vite , fais vite » J'accours et je vis Moussu couché comme une bûche sur le feu, sa tête ne brûlait pas, elle se trouvait de l'autre coté au dehors du chenet de gauche. N'écoutant pas ma mère qui criait « sors le du feu », je tire par les jambes et je le mets hors danger ; naturellement les cheveux et les favoris avaient cramé un peu;mais j'avais agi avec rapidité, il n'y avait pas trop de mal, la casquette était restée dans le feu. Moussu était tout long par terre, il n'avait pas belle mine. Le feu prenait la veste à droite et à gauche et au fond du pantalon. Il ne pouvait plus se lever et était presque asphyxié par la fumée. Il fallut éteindre ses vêtements . Ma mère avec la canne, une nappe blanche placée sur une cheville à coté de la porte de la cuisine. Je prends un brock d'eau de deux litres qui était à l'armoire et j'asperge à droite et à gauche mon pauvre moussu pour éteindre les flammes. Il toussait le pauvre homme, il gueulait comme un veau que l'on saigne.Ma mère s'agitait sur la chaise sans pouvoir se lever et elle disait « Il fallait éteindre avec la nappe en couvrant le feu autour du corps » ; je ne faisais rien de bien, je faisais tout à l'envers. j'étais brûlé, je n'entendais rien. Je lève moussu et je lui dis appuyez vous contre la table, le lui sorts la veste qui cramait encore , je vois que son tricot, son gilet, se chemise prenaient feu. Je sortis en vitesse tous ses vêtements et sorts également le pantalon qui prenait feu. Moussu tout nu au milieu de la cuisine et les vêtements en un tas qui prenait feu.

Il fallut que je les enlève un par un pour les jeter dehors par la fenêtre. Ma mère couverte de sueur, criait toujours ; je n'écoutais pas. J'ouvris la porte droite de l'armoire où grand-mère mettait du linge propre. J'y trouva une flanelle, un molleton je lui mets , je trouve une chemise de mon grand-père et j'en habille moussu jusqu'aux genoux puis je lui donne sa canne et je lui dis « je crois Monsieur que vous avez tout intérêt à rentrer chez vous » Je ne sais pas trop comment mon père va juger cet incident. Moussu s'en alla, il écouta l'avis d'un enfant de 13 ans. De tout son habillement il ne lui restait que les sabots sans les chaussettes. Tout son habillement flambait dans l'aire de Meysouot. Moussu s'en alla en toussant, grognant, enveloppé jusqu'aux genoux dans la chemise de son métayer. Il s'arrêtait de temps en temps sur la route, se tournait vers la maison, levant son bâton en l'inclinant ; que veut il dire par son geste qui ressemblait à une malédiction ?

Quand le vieux et mon père rentrèrent du champ et qu'ils eurent pris connaissance de ces faits, ils se tournèrent vers moi, ils dirent « l'enfant s'est conduit admirablement , nous n'aurions pas fait mieux » j'en fus soulagé. Dans tous les cas je n'ai jamais su comment Moussu était tombé dans le feu . Je n'ai jamais su comment Moussu avait été reçu en rentrant chez lui dans cette tenue bizarre. Moussu ne s'est jamais plaint

Référence des AD 40 : "1 mi 170", retranscription réalisée par un lecteur du site genealandogie.fr

de ses brûlures, mais Madame ne m'avait pas envoyé la moindre pièce d'argent pour me récompenser d'avoir sauvé la vie de bon mari. Il avait bien brûlé sans pouvoir n'en dire rien .

LE DÉCLIN . LA MORT DE MA MÈRE

La santé de ma mère déclina rapidement à partir de ce moment. Mon père la levait tous les jours, il la prenait au lit, la portait sur le fauteuil, la prenait le soir sur le fauteuil pour la remettre au lit. Le jour de la fête patronale, ma grand-mère fit un bon dîner, ma mère mangea un peu de tout ; elle se trouvait un peu mieux ce jour là. Elle prit aussi un peu de café. Elle eut aussitôt un crachement de sang très abondant ; elle perdit connaissance. Lorsqu'elle fut remise de sa faiblesse mon père la reporta au lit, elle ne devait plus se lever. Dans la nuit du dix au onze décembre, ma grand-mère ne se coucha pas , mon père ne se coucha pas non plus. Je ne dormis pas, dans la nuit je me levai plusieurs fois pour prier pour ma mère, pour demander sa guérison. Le matin, avant le jour, j'entendis des voix étrangères à la cuisine et à la chambre de ma mère. Il y avait Marie de Berraoute, Mr l'abbé LAYGOUSSE? d 'ABADIE ; il y avait aussi Mme Sarramagna. Ma mère demanda une entrevue en privé a Mme Sarramagna. Celle ci se rendit aussitôt à son chevet. De la cuisine étant, nous entendions ma mère parler à Madame, dans le haut de sa voix. Madame sortit de la chambre les larmes aux yeux et me dit « vas vite embrasser ta mère, elle va passer ». J'y pars aussitôt, là ses yeux vitreux n'y voyaient plus, elle me cherchait de la main. Avec son souffle qui s'éteignait, elle disait Henri ; elle m'appelait « je suis ta maman et je t'embrasse sur les deux joues » en rendant son dernier soupir elle colla ses lèvres sur ma joue.

La mort de ma mère fut une catastrophe pour toute la famille. Mon père en fut profondément abattu. Il voulait à tout prix quitter les vieux , voici son projet : louer une maison d'habitation à la campagne.

Il irait lui même travailler à la journée, il me mettrait en apprentissage chez un sabotier et mettrait Marie en apprentissage chez une couturière. Je ne voulu pas de cette combinaison, j'aimais trop les vieux pour les abandonner. Je résolu de jouer un tour à mon père.

MON PÈRE ÉTAIT SUPERSTITIEUX

Mon père avait une bonne éducation pour son temps ; il avait l'instruction q'un enfant qui quitte l'école avec son diplôme du certificat d'étude. Il avait beaucoup lu surtout des livres de piété, le catéchisme, la bible, l'apocalypse. Il était superstitieux, il avait souvent des cauchemars la nuit, tantôt c'était un fleuve qui débordait et qui allait le noyer, tantôt c'étaient des boas ou des crocodiles qui allaient le dévorer. Quand il voyageait la nuit, il voyait des feux follets, le matin au point du jour, il rencontrait des esprits qui lui le

Référence des AD 40 : "1 mi 170", retranscription réalisée par un lecteur du site genealandogie.fr

prenaient fortement des pieds sans marcher à terre, qui causaient comme des oiseaux et traversaient les murs sans difficulté. Je trouvais drôle que dans cette vision d'esprits, il était totalement d'accord avec FLAMMARION dans son TRAITE DE MÉTAPSYCHIQUE . Mon père prétendait bien que sa femme était une Sainte tant elle était bonne et vertueuse durant toute sa vie. Je résolus de profiter de cette superstition pour qu'il nous laisse ma sœur et moi avec les vieux et qu'il s'ajoute lui-même.

HENRI GAILLARDET SORCIER

Un jour me montrant très sérieux je lui dis : « Papa je vois maman tous les jours et tous les jours je lui cause ». Mon pauvre papa me dit : « c'est vrai ce que tu me dis – oui – Qu'est ce qu'elle te dit ? »

Alors je répondis :

« Dans quelques jours, il faudra fermer la chambre où elle est morte. Il y aura une conférence d'esprits et nous trouverons sur la table une note très importante. Elle viendra pour me donner des ordres ».

Il me demanda comment elle se montrait, comment elle parlait, comment elle se mouvait. Naturellement je me guidais sur ce qu'il m'avait dit de ces visions. J'étais abonné depuis longtemps à la croix des landes, ce journal se vendait avec une vie des saints. J'avais une mémoire extraordinaire, tout ce que je lisais une fois je ne l'oubliais jamais. Comme tous ces Saints avaient fait des miracles, je crus que ma conduite était aussi juste que la conduite d'un Saint et que je pouvais faire des miracles aussi bien qu'eux.

Une fois je déplace le porte monnaie de ma grand-mère. Lorsque ma grand-mère chercha son porte monnaie ce fut une alarme dans toute la maison. Elle criait en pleurant : « On m'a volé mon porte monnaie ; il y avait 6 francs dedans » Je fis le réflexe, puis je dis « Le porte monnaie est dans la poche droite de sa casaque, c'est maman qui me le dit » On regarde dans ce vêtement et on trouve l'objet. Un jour je trouve dans le tiroir d'une table le tabac de mon père. Dans un paquet entamé j'y mets dix sous. Dans un paquet à décacheter j'y fais entrer une autre pièce de 10 sous. Lorsque mon père trouve ces pièces des dix sous, il en était très heureux, 10 sous était le prix d'un paquet de 50 grammes de tabac.

Mais l'esprit se gâte en faisant de ces miracles préparés, je voulais faire plus fort.

Je ne sais pourquoi, un jour je prends la main de ma sœur Maria et je lui dis « pauvre Maria tu seras malade demain » Le lendemain je ne pensais plus à ma prophétie, Maria se réveilla malade. Elle ne pouvait pas se lever et s'habiller seule. On alla chercher le Docteur Lorreyte père. Le Docteur ausculta sérieusement ma sœur, « je n'ai jamais vu pareille maladie, dit-il je vais l'étudier je reviendrai ce soir » Ma pauvre ne pouvait pas bouger ni les bras, ni les jambes, ni la tête. Je me demandais si c'était de ma faute si Maria était malade. Je me dis ceci : si j'ai le pouvoir de rendre ma sœur malade je

Référence des AD 40 : "1 mi 170", retranscription réalisée par un lecteur du site genealalogie.fr

dois avoir le pouvoir de la guérir. Voilà que Madame Sarramagna arrive. Elle savait la nouvelle, elle savait aussi que j'avais des visions, elle voulait de plus amples renseignements. « Quant aux visions, dit Mme Sarramagna, je ne suis pas surprise du tout . Elle m'a dit au moment de mourir quelque chose pour Henri, et elle n'a rien dit pour Maria ; sûrement que Henri sera protégé toute sa vie - puis me prenant par les deux mains – dis moi exactement comment tu as rendu ta sœur malade »

Je lui racontais comme je viens de l'écrire, alors Mme me dit « tu n'as qu'à la guérir maintenant » « Madame, lui répondis je, j'allais trouver Marie, Allons y tous les deux »

Nous entrons dans la chambre, Maria nous regardait de ses grands yeux « Regarde moi dans les yeux en la prenant par la main lève toi tu es guérie » Maria leva la tête, bras et jambes se leva et nous suivit à la cuisine. Madame m'embrassant me dit : Henri tu es un Saint. Mon père ne resta pas inactif, il alla trouver le curé. et lui raconta ce qui s'était passé ; dans l'après midi nous eûmes la visite du médecin qui ne fut pas du surpris de cette guérison, il nous dit qu'il y a quelques fois des guérisseurs qui n'entendent pas grand-chose à la médecine, qui guérissent des maladies nouvelles par la confiance que les malades ont en leur génie de ses guérisseurs.

Le Curé Doyen et son Vicaire arrivèrent eux aussi. Il fallut que je raconte toute l'histoire, ils en prirent note, et me dirent qu'il allaient faire un apport pour l'évêché, ce qui me donna beaucoup à réfléchir.

J'étais content de la journée mais tout de même je sentais que je faisais fausse route ; je trompe mon père, j'ai une affaire avec les curés qui va tourner je ne sais comment. Ça ne va pas de faire des miracles comme les saints. Je lis la mauvaise presse, lorsque l'abonnement de LA CROIX DU DIMANCHE sera fini, je m'abonnerai à la VOIX GASCONNE *journal communiste*, avec ce journal je ne ferai pas de niaiseries.

HENRI GAILLARDET VA ÊTRE EXORCISE'

Mes craintes étaient fondées, j'étais entre les griffes des curés.

Le dimanche suivant, le curé monta en chaire disant qu'un pèlerinage était organisé pour le 30 mars qu'il fallait se faire inscrire à la sacristie . Naturellement ma grand-mère y alla en suivant. Le vicaire lui dit qu'on allait n'emmener à LOURDES pour me présenter à un exorciste et qu'il fallait m'envoyer à confesse le samedi suivant à cinq heures du soir. Le samedi suivant à l'heure fixée, j'allais à confesse . Pendant la confession le vicaire m'interrogea longuement sur cette affaire. C'était sûrement pour transmettre les faits à l'exorciste, et moi je lui racontais tout comme je l'ai vécu.

Maintenant , je lui dis que j'abandonnais les lectures religieuses parce qu'elles emmenaient en fausse route. J'allais être exorcisé ; j'avais lu des récits d'exorcisme, un de ces récits m'avait particulièrement impressionné : l'opérateur réussissait à faire partir le diable du corps de cet homme mais le diable voulait sortir par la

Référence des AD 40 : "1 mi 170", retranscription réalisée par un lecteur du site genealandogie.fr

bouche. L'exorciste craignait qu'en sortant par la bouche, le démon étouffe cet homme et in exigea qu'il sorte par le doigt du pied , et à la fin le diable obéit et quitta par l'endroit indiqué mais le soulier fut réduit en pièce. J'avais une bonne paire de souliers qui me blessaient pendant la marche et je ne voulais pas que le diable me les esquinte, ces souliers valaient six francs et une paire de sandales ne coûtaient que sept sous. Je dis à grand-mère que je mettrai des sandales pour aller à Lourdes ; je pris une autre précaution : Jeanne disait que sûrement j'allais voir le diable ; j'allais emporter un vieux couteau de table fort usé à la pointe très fine et au moment où il sortirait par le doigt du pied, j'allais l'assassiner.

Le 30 mars arrive et me voilà parti à Lourdes avec ma grand-mère. J'avais bien pris mes précautions, On prit le train à MISSON-HABAS, dans notre compartiment il y avait le vicaire de Pouillon **Paygausse** d'Abadie, avec la sœur . Le vicaire lia conversation avec nous. En arrivant à Lourdes ma Grand-mère ne s'occupa pas du logement. Je lui demandai où on allait dormir ? Elle me répondit à l'Église du Rosaire avec la sainte vierge. En effet on passa la nuit à se geler sur une chaise. Elle en passa des chapelets la pauvre femme. Cette nuit on se confessa et le lendemain j'allais communier à côté de grand-mère.

Puis on déjeuna avec des ?? qu'on avait emporté de la maison. Ensuite tous deux on descendit l'escalier qui va de l'Église du haut aux deux Églises d'en bas et nous nous trouvons en face du vicaire de Pouillon avec un autre prêtre. Ce prêtre de taille moyenne , bien carré, avec une grande barbe bien peignée , un crucifix sur la poitrine, deux yeux qui brillaient comme des diamants.

« Bonjour, dit il en posant sa main sur mon épaule, Monsieur dit l'abbé, vous avez du malheur, vous avez perdu une mère que vous aimiez bien. Travaillez tranquille mais amusez vous ; fréquentez vos camarades d'école, sortez avec eux. Dans la nature il faut tout oublier, voyez la vache à qui on a volé un veau qu'elle aimait bien, comment elle se désespère puis elle se console, elle aura un autre veau pour l'année prochaine ».

De la main, l'exorciste me fait une caresse à chaque joue, c'était fini, voilà comment j'ai été exorcisé.

Aussitôt rentré à la maison, ma grand-mère raconta tout ce qui c'était passé à mon père . Madame arriva aussi pour prendre des nouvelles. Je compris d'après les échanges de vue entre ces trois personnes que j'étais bien loin de me conformer aux prescriptions de l'exorciste. *Travailler, m'amuser, fréquenter mes camarades d'enfance*. S'il vous plaît, Madame disait bien son mot. Je me demandais pourquoi elle s'occupait tant de moi cette dame. Ils convinrent les trois que ma sœur et moi nous porterions le deuil pendant quatre ans.

Quatre ans de passion ?, j'avais bien 13 ans et j'étais grand pour l'âge. J'étais un homme, être géré de cette façon, si encore en portant tant de deuil on faisait rentrer ma mère.

Référence des AD 40 : "1 mi 170", retranscription réalisée par un lecteur du site genealalogie.fr

Je me couchais la nuit le cerveau bien tourmenté, il n'avait pas moyen de dormir, je me levais, j'allumais la bougie et je me suis mis à écrire un rapport qui serait forcément signé par ma mère. Le lendemain matin, je dis à mon père :

« j'ai vu maman, il faut fermer la chambre le 15 avril à midi et l'ouvrir le 20 à midi »

Avant de fermer la chambre, ce fut toute une affaire, ma grand-mère voulut qu'on passe les murs au blanc de chaux, il fallut aussi cirer les meubles, bien arranger le linge dans l'armoire, la table fut déplacée au milieu de la chambre avec quatre chaises autour. Sur la table : un christ, une vierge, un st Joseph, feuille de papier blanc, un encrier d'encre, un porte plume avec une plume neuve. À l'heure fixée, je fermais la porte, et je donnais la clef à mon père. Croyez que mon père a mis la clé en sécurité mais j'avais une autre clé qui allait très bien à la serrure.

On ne parlait pas bien fort dans la cuisine pour ne pas interrompre les esprits et pour tacher d'entendre quelque chose. Au jour je dis « j'entends discuter »

Après le repas, je vis mon grand-père qui était sourd comme un pot, l'oreille collée à la porte pour écouter lui aussi. Le lendemain, mon père crut voir de la lumière dans l'appartement et entendu causer. Une après midi, lorsque tout le monde était au champ, j'ouvris avec ma clé, j'y déposai le rapport signé imitant bien l'écriture de ma mère et je fis brûler du papier d'Arménie pour parfumer l'air de la chambre. Mon personnel attendait le 15 avec impatience. À midi le repas était tout prêt, marraine avait fait griller une pièce d'oie. Midi sonne à notre pendule, mon père avait la clé à la main, Mme Sarramagna arriva. J'étais me demandant qui l'avait informée. Aussitôt la porte ouverte, Madame entra la première, elle remarque que la salle est parfumée, elle trouve le rapport, le donne à mon père. Je m'aperçois alors seulement, que pour l'occasion, grand-mère et grand-père avaient mis les habits du dimanche. On s'assied autour de la table, tout ce monde pleurait bruyamment. Papa me passa le rapport pour que je le lise à haute voix. Je commença la lecture ; l'écriture était impeccable le style aussi.

Quand je lu qu'on ferai 80 barriques de vin, tout le monde exprima sa surprise. Une fois la lecture achevée on rentra à la cuisine pour dîner. Mon père invita Madame qui accepta.

Suivant le repas on admis que si à Meysouot qui était une petite métairie, on faisait 60 barriques, c'était un miracle. La propriété de Sarramagna qui était composée de 12 métairies ne récoltait pas 30 barriques chaque par an. Volontiers Mme Sarramagna et mes parents me donnèrent la conduite de la culture de la vigne.

Meysouot d'habitude une année moyenne donne au patron trois barriques de vin, les vignobles avaient été abîmés par le mildiou, beaucoup de plans étaient morts. On les avait bien remplacés mais ils ne donnaient pas encore, les sulfatages n'étaient faits que légèrement, le mildiou faisait tous les ans de grands dégâts.

Je me demande avec quel toupet je prenais le commandement de la vigne et comment je m'engageais à faire soixante barriques de vin en 1891. En l'année 1890 on fit

Référence des AD 40 : "1 mi 170", retranscription réalisée par un lecteur du site genealogie.fr

peu de vin, vers la fin novembre à l'âge de 13 ans je pris le commandement de Meysouot, j'ordonnais tout d'abord de tailler la vigne. D'habitude les vignes de Meysouot étaient très bien taillées comme forme parade:deux astres à six boutons chacune. En général on estime qu'en passant avec les bœufs pour les divers travaux de labour et de fauchage dans les rangées, le bœuf fait tomber un bouton par astre, et que le vent en fait tomber un autre.

Je fis remarquer au vieux que deux boutons qui manquaient à chaque astre, il n'en restait que quatre : sur les quatre il y a le ?? qui ne produit pas, donc il ne restait que six boutons francs par pieds, 12 **mânes** par pied qui seront sujets à la coulure. Je fis tailler et s'il vous plaît je connaissais la vigne à fond à 13 ans ; je fis tailler à trois astres à douze boutons chacun, puis on remplaça toutes ces bannes qu'il y avait pour attacher les astres par du fil de fer , ensuite on attacha un astre à droite, un astre à gauche et le troisième contre le piquet. Quand ce fut fini, cette vigne de cent ans paraissait toute jeune,c'était merveilleux.

Mon père ne disait rien, il avait confiance en moi ; mon grand-père pleurait sur la vigne qui allait mourir parce qu'elle était trop chargée ; grand-mère me prenait presque pour un Dieu. Quand elle avait une contradiction, elle me passait la main sur les joues, ça lui portait toujours bonheur, disait elle.

J'avais quand même des soucis avec ma vigne. J'avais d'abord peur qu'il gèle. Et le sulfatage, il va falloir sulfater comme il faut. D'habitude le vieux n'achetait que 100kg de sulfate ; j'achèterai 400kg de sulfate de cuivre et je les payerais avec les pièces de Madame. Ma bourse bleue se vide presque.

Voilà l'hiver et le mauvais temps. Les dimanches,on voyait tout plein de visiteurs. On disait dans le public que l'enfant du Meysouot dirigeait la métairie, ce gosse était presque fou, il avait eu des visions qui lui auraient annoncé une année de vin, miraculeuse.

Mais voici le printemps qui arrive. Une fois dans la journée mon père allait voir la vigne, j'allais la voir moi aussi mais seul ; faire 60 barriques de vin avec 8500 pieds de vigne **moushou** et 2800 pieds de piquepouth qui ne valaient pas grand-chose. Et si je n'arrive pas à 60 ce sera une honte pour moi. Un matin mon père arrive de la vigne tout joyeux :

-T »u as vu la vigne ? Me dit il – Non,il y a deux jours que je n' ai pas été. – Et bien dit il va voir c'est une merveille. – Eh tiens , dis je, j'irais à midi. – C'est magnifique, continua mon père, mais malgré leur nombre les ma ? sont fameuses. – il faut sulfater et souffrer – oui demain si tu veux - Nous allons sulfater tous les deux dit il – il n'y a qu'une pompe – tu n'as pas encore des sous de Madame pour en acheter une – je pense que si, je vais voir, je vais compter ma fortune, je reviens , j'ai encore 300fr - tant mieux parce qu'à la maison il n'y a pas un sou : tu vas acheter un peu d'engrais et du soufre aussi »-

Alors je lui expliquais que j'avais pris du sulfate de cuivre en abondance pour sulfater souvent. J'avais entendu le professeur d'agriculture dans sa conférence à Pouillon

Référence des AD 40 : "1 mi 170", retranscription réalisée par un lecteur du site genealandogie.fr

qui disait que pour ne pas avoir du mildiou il faut tenir la feuille de vigne constamment bleue.

L'homme s'approchait de moi tout en causant et il me dit « je vais jou ?? les bœufs, je vais aller chercher l'engrais, le soufre et la chaux; j'ai un goût à cette vigne » dit-il en m'embrassant sur les deux joues. Je fus touché des paroles qu'il m'adressait et de son geste, cet homme était heureux. Je lui donnais cent francs pour payer les engrais. Il rentra vers midi, il n'avait pas oublié la pompe pour sulfater, il avait de l'ammoniaque, de la potasse, du soufre, un brauss tout plein « j'ai acheté tout ça, et j'ai tout payé et j'ai eu des sous en trop, j'ai acheté du tabac »

Comme il dirigeait sa main vers la poche du gilet pour me rendre les monnaies qui lui restaient « Garde ces pièces PAPA »

« Je suis heureux, je suis heureux, dit-il, Dieu est avec nous »

Le lendemain on sulfata et grand-père souffrait. Un jour grand-père dit « Il faut **épamprer**, comment faut-il faire ? » dit-il, il se rappelait le pauvre homme que j'étais directeur des vignes. Pour **épamprer** je vous montrerai sur place, là je lui dis « faire les pieds, dégager les pieds, dégager la lumière pour ce qui fera l'astre pour l'année prochaine, puis les six suivants à compter du bout de l'astre l'avant coupe en haut de la deuxième **mane** ». Et voilà grand-père tous les jours épamprant la vigne ; lorsqu'il venait à chaque repas, il ne manquait pas de dire « c'est une vigne miraculeuse » en même temps on labourait rapidement ; ma sœur guidait les bœuf, elle les lâchaient plutôt que de guider devant. Tout le monde était heureux de travailler une si belle vigne et le bétail paraissait prendre part à notre bonheur.

La vigne fut bien soignée, il n'y avait pas d'herbe, il n'y avait pas de trace de maladie. La vigne se montra d'une vigueur extraordinaire. Certains disaient Maysouot va faire 40 barriques de vin, d'autres disaient Maysouot va en faire 50, et moi je pensais dans le plus profond de mon cœur, il faut en faire 60. La saison des vendanges arriva, d'habitude grand-mère commandait pour vendanger. Cette année, elle ne disait rien parce que le ciel m'avait désigné comme patron.

On vendangea le piquepouth, d'habitude on y récoltait deux barriques, on en récolta 15, ce n'est pas trop mal, tout de même pour arriver à 60 il y a du chemin à faire.

On vendangea le rouge, j'étais préparé le pressoir lorsque on commença ; lorsque à travers le bosquet j'entendis les vendangeurs qui disaient : on n'a jamais vu pareille récolte, il y en a un panier à chaque pied, j'arrivais à la vigne avec un peu d'espoir, voici le résultat de la récolte :

BLANCS	45,40 hl
ROUGES	137,80 hl
TOTAL	185 hl = 61 barriques

Référence des AD 40 : "1 mi 170", retranscription réalisée par un lecteur du site genealandogie.fr

Le propriétaire eut pour lui 30 barriques de vin,(il en fut émerveillé, il n'en récolta que 58 avec la??) il ne voulut pas partager la 61 ième.

Les vieux du Meysouot eurent pour eux le 20 barriques promises et mon père en eut pour lui 11. L ménage qui était arrêté avec la maladie de ma mère fut renfloué dans le courant de l'année et mon père avec son vin put s'habiller à neuf et se payer quelques douceurs : (le vin se vendit pendant l'été à 110fr la barrique) quelques fois le dimanche matin mon père allait déjeuner avec son frère à l'HÔTEL BORDA . À l'hôtel on servait comme petit déjeuner à la fourchette de la daube avec du pain et du vin à volonté pour 30 sous,

Après avoir bien souffert on se trouve heureux au MEYSOUOT .

MA JEUNESSE

Ma jeunesse ne fut pas brillante je ne connus que le travail, pas l'amusement. En pensant me soulager ma grand-mère m'envoya tous les mercredis à PEYREHORADE pour vendre le fromage et les œufs. Je faisais naturellement le voyage à pied, le portais le panier de fromages sur la tête et le panier des œufs à la main, je faisait le voyage pieds nus,je mettais les sandales dans un panier et je me chaussais avant d'entrer au village. Je me déchaussais pour le retour. Je portais cette marchandise à une vendeuse de BAYONNE nommée ROSE, elle payait les fromages à sept sous chacun, et les autres à 1sou. J'avais l'autorisation d'acheter un petit pain de deux sous et j'en gardais la moitié pour Maria. Le voyage était long, il y avait 15 km de Meysouot à Peyrehorade . Cette marchandise était lourde avant d'arriver au marché, j'étais tout trempé de sueur ; quelques fois il pleuvait ,il fallait que j'amène un parapluie ce qui m'embarrassait beaucoup.

Je fis ce trajet pendant tout l'été ; quand arriva la mauvaise saison, il fallait faire le voyage avec les sabots , c'était plus fatigant. Je savais que Henri PEDEBOSQ portait pour vingt sous. Alors sans en informer mes parents je me portais avec Pédeboscq et je payais avec mes sous. Lorsque ma grand-mère s'en aperçu elle ne m'envoya plus à Peyrehorade elle alla à ma place vendre les oeufs et les fromages,

J'étais grand et fort pour l'âge et je commençais avec mes parents mon apprentissage. Tout mauvais drôle que j'étais dès le début, à douze ans, j'étais un garçon modifié à tous les points de vue.

J'APPRIS VITE À TRAVAILLER

La taille de la vigne fut apprise en quelques minutes. Il en fut de même pour les labours. On labourait la vigne avec une charrue en bois sauf le coutre et le soc, elle avait le timon comme une charrette : à l'âge de 13 ans je labourais toute la vigne.

Référence des AD 40 : "1 mi 170", retranscription réalisée par un lecteur du site genealalogie.fr

D'habitude c'était le grand-père qui s'en occupait et je lui guidais les bœufs. À ce moment là le pauvre homme avait 73 ans, il n'arrivait plus à labourer et on m'a appris pour que je le remplace. Un jour nous faisons le labour d'été à la vigne du champ.

Nous faisons le premier tour. Il fallait faire un travail irréprochable, les vignes bien chaussées de manière que l'herbe fut bien recouverte. Pasquet était à ma gauche pour toucher les bœufs. La charrue à ce moment là ne faisait pas un travail parfait. Il aurait fallu labourer plus profond et mieux chausser les pieds de vigne. Alors le vieux me commanda « planche » La manœuvre consistait à appuyer sur le brancard de la charrue tout en poussant à droite avec le versoir. Je ne sais pourquoi je ne pouvais réussir , j'avais le bras encore jeunes, peut être qu'il y avait de l'herbe au bout du soc. Le vieux me commande une seconde fois en élevant un peu plus la voix. « planche » Pas moyen d'en venir à bout et pour me rendre la manœuvre plus difficile les bœufs hâtaient le pas. Le troisième commandement de « planche » fut donné dans le haut de la voix et en prenant son béret grand comme un crible dessiné d'un grand champignon d'au moins vingt centimètres de diamètre provoqué par le contact inférieur de sa tête chauve, il répéta encore « planche » en criant comme un forcené et me tapant à coups redoublés sur le front, la tête et le dos. J'abandonnais la charrue tandis que les bœufs , au pas de course, allèrent jusqu'au bout de la rangée. Mon père arrêta les bœufs fort heureusement ; il avait un long métier, lui.

Il n'avait jamais labouré avec cette charrue, il n'avait pas la confiance du vieux non plus. Il arrêta les bœufs fort heureusement et évita ainsi tout accident. Le voisin de Beraoute quitta son travail pour voir ce qui se passait dans cette vigne. Le vieux Sarramagna arrivait aussi en toussant. J'abandonnais tout et je m'en allais à la maison. Je trouvais grand-mère entrain de préparer le dîner et tout en pleurant je lui racontais l'évènement. La pauvre femme me consola de son mieux : « il est si méchant cet homme, me dit elle, en passant le revers de sa main sur ma joue, tu vas prendre un peu de café »

Elle mit le café à chauffer dans une cafetière en fer sur les braises étendues sur la plaque bosselée de terre battue. Elle mit un morceau de sucre dans un bol et me servit en me caressant de toute son affection. Je ne prenais du café que très rarement, le vieux seul en prenait tous les matins. Cette attention me fit oublier le geste brutal du grand-père puis elle me dit « tu nous reproches maintenant et pèpère ne te fera plus de mal »

Je revenais au chantier. Il y avait du monde sur les lieux ; moussu était là, il y avait aussi avec le vieux et mon père, Jean de Béroute et Justin de Bourdette. Les bœufs rumaient bien tranquilles. Ils n'avaient pas labouré un mètre de plus, ils me regardaient aussi.

Avant de reprendre la charrue, je veillais bien que la main du grand-père ne se porte au béret pour me donner une autre correction.

À midi on sorti le soc pour le faire aiguiser au forgeron et pareille scène ne s'était jamais reproduite. Et plus tard quand ma sœur eut quitté l'école, je ne voulu plus du vieux pour guider les bœufs. C'est Marie qui le remplaça bien avantageusement surtout en gaieté.

Référence des AD 40 : "1 mi 170", retranscription réalisée par un lecteur du site genealalogie.fr

La vigneronne en bois disparut en 1893 et fut remplacée par une charrue en fer, livrée avec une chaîne. Cette chaîne existe encore et est en bon état. Elle est plus souple pour tourner au bout que le ?? ardet qui avait été fabriqué par mon grand-père. Quand j'étais tout petit on labourait les terres à grains avec une charrue en bois du même fabricant, on l'appelait l'act, elle avait comme la vigneronne le coûte et le soc en fer acéré.

Trois lignes incompréhensibles

Avec ces outils fort modiques on faisait du bon travail . Il faut rendre justice aux vieux, avec leur mauvais outillage, ils faisaient un travail immense; ils commençaient plus tôt le matin et travaillaient aussi quelques heures de plus à l'entrée de la nuit, ils faisaient les semailles à temps tout aussi bien que les jeunes cultivateurs d'aujourd'hui.

Il n'y avait pas de rouleau non plus. Lorsque la terre pour le maïs était préparée trop grossièrement, toute la famille était mobilisée aussitôt après le dîner ou au point du jour pour écraser rosses mottes avec des râteaux ou des houes ou des pics ou aussi avec des maillets en bois.

Après la guerre de 1870 beaucoup de métayer n'avaient qu'un bœuf. Alors avec un autre métayer qui n'avait aussi qu'un bœuf, ils formaient ce qu'on appelait un consort. Avec les deux bœufs ils labouraient les deux métairies à tour de rôle. Je n'ai pas dans ma famille de consort de bœufs mais j'ai vu lorsque nous étions à LESBARRERES, un consort avec deux veaux qu'on utilisait pour les hersages. On prenait bien de la peine avec Pasquier, pour travailler la terre.

Les râteaux étaient fabriqués par les forgerons ; ils étaient à cinq branches carrées de 20 cm du montant et ayant plus d'un centimètre d'épaisseur. Ces outils étaient bien lourds et si lorsque on s'en servait pendant des semaines entières, on était terriblement fatigués.

Les fourches étaient en bois. Il existait quand même des fourches en fer à deux branches fabriquées aussi par les forgerons, elles n'étaient bonnes que pour charger les fagots de bois en gerbes, Pour le foin on ramassait les herbes dans les tailles des fourches à trois branches de trente centimètres de long avec un onglet d'une douzaine de centimètres elles servaient pour rentrer le foin. Mais ces fourches ne pouvaient pas servir pour le regain. Le regain se chargeait ou se déchargeait à coup de brassères dans le tas ou dans le grenier pour décharger ; c'était long et pénible.

Lorsque l'industrie nous livra des râteaux et des fourches tels qu'on les voit actuellement dans nos exploitations ce fut un réel progrès; une semaine de peine on faisait beaucoup plus de travail. Il n'existait pas non plus de sécateurs pour tailler la vigne sous le règne de LOUIS XVIII on taillait avec le couteau. Il y avait des viticulteurs qui se distinguaient pour leur adresse pour faire de jolies coupes. C'est Monsieur LABURTHE un aïeul de la famille Laburthe de Pouillon alors propriétaire à Laburthe d'ARRIOSSE qui firent arriver les premiers sécateurs. Les premières pelles en tôle que nous appelions *pelles allemandes* firent leur apparition dans le pays lorsqu'on construisit les premières lignes de chemin de fer. Auparavant pour charger du fumier émiété avec de la terre

Référence des AD 40 : "1 mi 170", retranscription réalisée par un lecteur du site genealalogie.fr

ameublie on se servait de petites corbeilles avec deux manches en bois ; on les remplissait avec le râteau puis on les vidait dans la brouette.

LE TRAVAIL DE LA CAMPAGNE AU DÉBUT DU XX ième SIÈCLE

Avec des outils imparfaits faisaient un travail extraordinaire mais ils se portaient peut être mieux que de nos jours, on ne parlait pas de maladie de foie ni d'appendicite. Les moussus de l'époque n'étaient pas mieux nourris que les métayers de nos jours.

La taille de la vigne se faisait d'abord après la St MARTIN ; pour le premier de l'an les vignes étaient palissées ; le mardi gras on avait fini d'attacher ; le 15 mars les fumiers étaient en petits tas dans les terres. On commençait à labourer les vignes le 1er mars et les terres à grain la fin de ce mois. À partir du 15 mai on semait le maïs. Avant de couper le blé on avait une dizaine de jours pour sarcler le maïs. Après le 14 juillet on avait un mois pour faire des « mottes », tirer de la maison de la terre rouge et vider les étables. Le 15 août le fumier était en gros tas sur la terre à grain. Le fumier qui sera dans l'étable à partir de ce moment servira pour les « ? » .

De nos jours on n'a plus cette dizaine de jours pour sarcler le maïs ni ce mois pour faire de charrois. Visiblement on ne travaille pas comme autre fois, il s'en faut de beaucoup mais on travaille plus utilement et on récolte davantage.

Les paysans d'autrefois étaient tous les jours au chantier avant le lever du jour, achevant la journée plus tard. Mais on sait mieux travailler qu'autre fois et puis on a ce qu'il faut comme engrais pour faire pousser les récoltes. De nos jours les champs sont couverts de verdure et les étables garnies de bétail, on fait plus d'élevage qu'autrefois. Quand j'étais enfant dans les métairies il y avait une ou deux vaches, alors que maintenant il y en a cinq ou six.

D'autre part on s'appliqua à nourrir deux paires de bœufs. Le chantier qui consistait à préparer les terres pour l'ensemencement, allait plus vite avec deux attelages et deux herses en fer. Deux paires de bœufs pour labourer faisait bon travail même si la terre était dure. Deux paires de bœuf dans les vignes réalisaient les labours en vitesse. On ne fut pas obligé de commencer le labour pour le maïs en ce mois de mars. Très souvent cette terre labourée si tôt se tassait à tel point qu'au 15 mai au moment des semailles, les herses étaient insuffisantes pour ameublir ce terrain dur comme le ciment et la récolte se trouvait compromise. Il y avait aussi une saison fort pénible ; c'était la moisson. On coupait le blé à la faucille. Chacun rassemblait ces voisins et amis pour finir dans la journée. Il y avait même des femmes qui fauchaient à la faucille.

On fit un appareil à faucher qu'on adapta à la faucheuse, ce qui marcha très bien. On opérait avec les bœufs en tournant autour de la pièce de blé en laissant les brassées pour l'ouvrier à une distance de cinq à six mètres l'une de l'autre. Cinq ouvriers enlevaient ces brassées en les étendant et dégageaient ainsi le chemin pour la faucheuse qui allait vite. Les travaux de la moisson se simplifiaient de beaucoup moins de peine tout en allant plus vite avec moins de frais.

Référence des AD 40 : "1 mi 170", retranscription réalisée par un lecteur du site genealalogie.fr

Les propriétaires exploitants modifièrent très vite la faucheuse avec cet appareil . Il y avait un grand avantage la faucheuse coupait la paille ras de terre. Tandis qu'à la main on coupait le blé à une vingtaine de cm et quelque fois quand le blé était grand haut à 30 ou 35 cm. Ensuite il fallait sangler cette paille qu'on appelait « **ESTOUT** » avec la faux ; un travail de femme. Il fallait être grand faucheur pour faire bon travail. La faux devait être bien à point assez fine pour qu'elle coupe mais pas trop fine pour pas qu'elle s'abîme. Il ne fallait pas donner un coup trop bas pour pas esquinter la lame contre les pièces au sol.

L'« ESTOUT » donnait autant de paille que les gerbes, c'était remarquable. Avec la faucheuse on pouvait couper le blé à 15 ou 18 cm haut pas suffisant pour faucher à la faux, il fallait repasser à la faucheuse.

Les propriétaires n'avaient pas cette difficulté. Mais pendant quelques années les métayers ne s'en servirent pas pour les moissons. Le blé se partageait au 2/5 pour les propriétaires, ce qui fait qu'on donnait 2/5 de la paille aux propriétaires. En comparaison avec la faucheuse on donnait aussi les 2/5 de cet estout. Il y avait bien 1/5 de perte en coupant haut avec la faucheuse.

Les chose en restèrent ainsi pendant plusieurs années.

À la fin on demanda aux propriétaires à partager le blé au partage, toute la paille restant acquise aux métayers. Tout d'abord les propriétaires refusèrent . Mais les fonciers nouveaux parvenus qui cultivaient eux même que leur métairies qui entre parenthèse se montraient fort convenables à tel point qu'ils ne demandaient pas de rendements à leurs métayers ; ceux là cédèrent volontiers. Puis les grands fonciers supprimèrent bientôt leurs attelages et vendirent leurs chevaux pour acheter ?? consentant eux aussi à abandonner la paille et à partager le blé seulement. Et puis les métayers commençaient à se syndiquer . Ce fut la première victoire obtenue par les métayers sur les fonciers.

À partir de ce moment le travail si pénible de la moisson fut beaucoup allégé et on fit plus rapidement ; on put mieux soigner la vigne et le maïs.

Avec l'outillage que nous fournissait l'industrie le travail devint plus heureux et commença à s'émanciper.

La récolte du maïs se partageait au sillon : on ramassait d'abord la part du propriétaire et on la portait à la grange du propriétaire pour dépouiller à la suite. Le maïs se partageait aussi à la cinquette deux sillons pour le propriétaire et trois pour le métayer. Cette manière d'agir avait deux inconvénients

1) en ramassant le maïs du propriétaire on faisait tomber à terre les épis des sillons du métayer. Fort souvent il pleuvait, même plusieurs jours avant que le métayer rentre sa récolte. Ces épis qui étaient par terre, germaient ce qui provoquait un déchet parfois important.

2) La part du maïs ayant été rentrée comme il est dit, devait se dépouiller complètement dans la nuit. Le surveillant désigné par le propriétaire assistait à la dépouillère, (despouguère) logeait souvent chez les métayers et ne rentrait chez moussu qu'avec le convoi qui transportait le maïs . Le métayer avait des difficultés pour trouver assez de monde pour finir à une heure convenable. À partir de minuit les voisins quittaient le travail sans mot dire et ne revenaient pas . À la fin de la dépouillère il manquait la moitié des ouvriers et ceux qui restaient devaient travailler jusqu'à deux heures du matin.

Référence des AD 40 : "1 mi 170", retranscription réalisée par un lecteur du site genealandogie.fr

Les propriétaires fonciers nouveaux parvenus agissaient différemment, ils disaient à leurs métayers « *rentrez la totalité de votre maïs, dépouillez en toute tranquillité et nous le partagerons plus tard* ».

Bien entendu il y avait du déchet, le métayer prenait tous les jours du maïs pour la volaille, pour les porcs et pour les bayts ? à l'engrais.

Ceci avait une répercussion politique : pour les élections municipales, ces nouveaux fermiers arrivèrent en tête de liste et les vieux réactionnaires perdaient les mairies. Ce qui engagea les gros fermiers à cesser le ramassage du maïs au sillon.

Pour le vin le partage à moitié s'exécutait sévèrement, le maître ou son délégué était là le soir de la vendange. Lorsqu'on quittait le pressoir à une heure avancée de la nuit, il donnait l'heure de sa venue le lendemain pour partager le vin.

Les propriétaires, nouveaux parvenus, donnaient toute confiance à leurs métayers. Ils leur disaient « *vous partagez vous même et vous m'apporterez ma part* »

Les anciens fonciers qui se montraient méfiants ne trouvaient pas des métayers pauvres ou de basse vassalité, lorsqu'il y avait ces changements dans leur domaine et étaient volés malgré la surveillance qu'ils exerçaient.

Avant la guerre 1914 - 1918 la situation des métayers s'était beaucoup améliorée.

APRÈS 26 ANS

DE MEYSOUOT À BELIN

Quand j'exploitais la métairie de Meysouot, j'étais en pleine activité et d'une capacité de travail extraordinaire. J'avais une famille nombreuse, 5 garçons et 3 filles. C'étaient des enfants qui ne demandaient qu'à travailler pour obtenir un bon résultat; c'était dans ce sens que je dirigeais tout à mon goût et les efforts de nous tous.

J'établis deux recueils d'expériences l'un pour les vignes l'autre pour les céréales.

Pour les vignes, je notais les résultats obtenus pour un labour peu profond, pour une taille fort généreuse, pour un amarrage soigné *que j'avais plus tard supprimé*, pour le ragréage fait en période propice par l'effeuillage fait en dehors des théories de la viticulture et pour les engrais que j'employais. Je prenais notes de toutes mes expériences et me basais toujours sur la récolte obtenue en quantité et en qualité. Pour bien m'assurer de la vigueur des vignes je prenais note du nombre de fagots de sarments qu'elles produisaient. Au début le propriétaire ne voulait pas payer d'engrais pour la vigne. Je m'appliquais et réussis à remplacer ces engrais. Lorsque les enfants ont forcé mais encore jeunes je les envoyais deux fois par semaine ramasser avec une brouette les crottes de cheval et de bœuf sur la route contre notre champ sur une longueur de 350 m. Je faisais bien sécher ce fumier au soleil, puis je le brassais avec la houe pour le réduire en poudre; j'obtenais ainsi une vingtaine de sacs en poudre que je répandais dans les vignes à raison d'une poignée par pied aussitôt après le premier labour. J'employais aussi le purin des porcs en arrosage tous les matins au point du jour l'été

Référence des AD 40 : "1 mi 170", retranscription réalisée par un lecteur du site genealalogie.fr

comme l'hiver, puisque tout mon monde dormait dormait encore je m'occupais de ces besognes ; sans dépenser un sou tous les pieds de vigne de Meysouot étaient fumés et arrosés au purin.

J'obtins des résultats merveilleux dans un terrain qui n'était pas terrain à vignes car le sous sol était dépourvu d'éléments fertilisateurs. Le vignoble du Meysouot était le plus beau de France sûrement ; Les ceps étaient fourchus et montaient à la troisième année à 0,90cm de haut. Ils étaient taillés à 10 astes de 10 boutons en trois étages et monteraient à trois mètres avec les tiges. Les raisins avaient de vingt à vingt cinq centimètres de long et étaient étalés sur une banne, effeuillée du côté nord de 90cm de large. Lorsque le raisin arrivait mûr je l'effeuillais du côté sud pour faire rentrer le soleil dans ce fourré.

Je commençais à vendanger quand tous les raisins arrivaient finis.

Page 3 5938

je faisais tous les ans une barrique de vin tous les cinquante pieds t du vin de 11 à 12,5°.

J'exposais ce vignoble en 19 .. Les membres du jury étaient Messieurs Cassérini, professeur d'agriculture, Dupouy, DUPAYA de PEYREHORADE, et DUPAYA de MONTFORT ; il furent émerveillés : pas une tache de mildiou, ni d'oïdium, pas une faute de taille. Aucune coupe n'était apparente sur les ceps, elles se couvraient totalement dans l'année ; aux coupes des astes, on remarquait de petites racines de quatre ou cinq centimètres. Ces examinateurs me décernèrent une médaille de vermeil avec peine et me proposèrent la Légion d'Honneur comme le meilleur viticulteur de France.

Monsieur Ferdinand Sarramagna eut l'audace de me faire rayer de la Légion d'Honneur parce que j'étais communiste « *témoignage de Monsieur Dupaya de Montfort* ». Mon cerveau était toujours un éveil. Je dormais fort peu la nuit. Je notais les expériences, faites et cherchais les moyens de faire encore mieux. quand on arrive au 14 juillet, la vigne et le maïs étaient sans herbe. Les allées étaient tirées au cordeau comme c'était beau Meysouot. Le seul pied de chiendent qu'il y avait dans la métairie était sous la meule à aiguiser les outils.

Meysouot était une merveille et rapportait à Monsieur Sarramagna, comme six ou sept de ces métairies, on venait de loin voir mon champ ; monsieur DARRIGRAND de LABATUT venait souvent.

Comme je l'ai dit plus haut, je fis aussi un cahier d'observations pour les céréales. Dans cette branche. J'obtiens aussi des récoltes avec succès. dans mon terrain qui avec mes vieux parents ne produisait pas énormément. Les récoltes étaient alors ravagées par les courtilières. J'étais arrivé à semer le blé avec le mauvais temps quand il faisait des éclaircies, l'eau sifflait sous les ? des bœufs ; j'employais beaucoup de chaux et de fumier. Le hallage se produisait dès le mois de janvier, j'ai eu un Meysouot de formidables, récoltes de blé.

Pour le maïs, j'avais aussi abandonné le mode de culture des vieux qui continuaient à labourer les terres à la fin de mars. Tous les ans, il pleuvait des mois entiers sur ces labours. Lorsque la saison des semailles arrivait, cette terre était recouverte d'herbe, très souvent, il aurait fallu re-labourer tant la terre était tassée. Mes parents préparaient ce terrain tant bien que mal avec un outillage défectueux. Les Courtilières détruisaient parfois les 9/10 de la récolte et expérimentation faite, je ne commençais le travail pour les semailles de mai qu'à partir du 15 mai. Je fumais et labourais quand je voulais semer, de cette façon, les Courtilières ne faisaient pas grand mal.

ANDRÉ PART AU RÉGIMENT

En 1924, André partit au régiment, je pris un domestique, il se nommait BASTROT LOUIS. Les parents étaient métayers à MISSON maison LACROUTZ . Louis avait 16 ans à peine il était grand pour l'âge, le tain mat, les yeux bleus, les cheveux blonds, mais toujours en désordre, la bouche entrouverte laisser voir de belles dents, qu'il ne soignait pas. Il avait toujours le sourire, mais un sourire niai qui indiquait qu'il n'était pas confiant en lui-même. Il ne se tenait pas droit comme quelqu'un qui cherche par terre un objet précieux qu'il a perdu. Quand il marchait ses bras raides, comme des étais, ne faisaient pas l'oscillation naturelle, prescrite par les règlements militaires. C'était sa tête qui exécutait le mouvement : quand il posait le pied droit à terre, la tête faisait un mouvement à droite quand il posait le pied gauche, la tête faisait un mouvement à gauche ; il marchait tout lentement comme un vieillard de 70 ans, il avait une force herculéenne et il avait tout pour faire un beau garçon, mais il présentait mal. Ma femme lui avait acheté un nécessaire de toilette, le dimanche matin, il restait des heures entières à se coiffer et à broser ses dents en se ? dans une assiette d'eau. Quand il voulait sortir, il s'habillait lentement la glace fixée au mur, et pendant de longs moments il faisait certains exercices, il cherchait à redresser son corps et à corriger son sourire.

Il n'était jamais prêt à partir à l'heure fixée, et bien souvent il devait renoncer à sa promenade parce qu'il avait trop de retard. Il était leste comme un chat. Les brauss étaient équipés pour rentrer du regain ou du maïs avec des claies pour le châssis d'un mètre de haut, et étant en marche, il posait le bout du pied gauche sur le bout de l'essieu et d'un bond il saisissait le haut de la claie de la main droite, il sautait dans le brauss sans arrêter les bœufs. Il était quand même intelligent, il savait lire bien, il savait bien lire, écrire, et compter. Pendant l'hiver, je lui faisais faire tantôt une page de dictée, tantôt un calcul où une rédaction. Il ne faisait pas beaucoup de fautes d'orthographe, il avait beaucoup d'imagination dans les rédactions. Il était un peu mécanicien, il faisait lui-même toutes les réparations à son vélo. Il travaillait bien, il apprit la taille de la vigne en moins d'une heure alors que beaucoup de gens qui se montaient très intelligents, ne peuvent apprendre de leur vie, il aimait beaucoup les bêtes et les soignait de son mieux, quand nous sortions ma femme et moi, ils soignait et amusait les enfants. Nous étions content de lui. Il était peu favorisée par la nature.

Son visage ne reflétait pas ses qualités et son bon cœur. Il paraissait imbécile et il ne l'était pas.

LES DESPOUILLERES DE MAÏS.

Une belle despouillère est un évènement dans le quartier. Les despouilleres sont d'autant plus belle et intéressantes que les filles et les femmes sont belles et charmantes. Elles arrivent fraîchement coiffée, habillées bien proprement et un peu parfumées.

On se place et on s'accouple autour du tas de maïs, comme autour de la table pour un repas de noces. Tout le monde s'assied, sort les dépouilles, le directeur avec un râteau en bois, approche les épis de maïs. Deux ou trois jeunes hommes font le transport du maïs dépouillé au grenier.

Référence des AD 40 : "1 mi 170", retranscription réalisée par un lecteur du site genealandogie.fr

Lorsqu'ils ont un moment disponible, ils vont dépouiller quelques épis auprès d'une fille. On cause, on chante, on rit, on fait le journal parlé de la commune.

Quand un jeune homme trouve son épi rouge, il a le droit d'embrasser sa cavalière.

Un gosse de 10 ou 12 ans, fait de fréquentes tournées pour servir à boire du bon vin sucré, fait la distribution des cigarettes puis des bonbons.

Quelques fois le cavalier faisait semblant de chercher des épis autour de sa compagne, lui saisit le pied, elle lui fait un sourire. Mais s'il est trop turbulent, s'il cherche des épis jusque dans sa combinaison, il récolte une petite gifle, parfois un petit baiser est vite déposé sur les belles joues de la cavalière.

Autrefois, pour toute lumière, on avait des chandelles de résine. On plantait une grosse fourche avec le manche du long au plancher des greniers, puis on liait avec une ficelle, la chandelle au manche. Quand les jeunes hommes voulaient embrasser les filles, ils éteignaient la chandelle à coup d'épis.

JEAN RAMEAU a immortalisé les despouguères dans son livre intitulé **MONIQUE**, il n'a pas oublié la fourche avec la chandelle de résine, il n'a pas oublié les détails que je vais donner à l'instant sans copier

Le travail finit à onze heures et demie³⁰. On se lave un peu les mains et la figure dans un récipient plein d'eau chaude, puis on rend, on entre à la cuisine pour le réveillon. Un grand feu a été préparé, les femmes tout perdu, les femmes, toutes poudrées de gris et de noir, avec des cheveux de maïs dans leurs chevelures se mettent autour du foyer. Sur la table, il y a le pain de l'ail et du sel pour les hommes qui en sont amateurs, il y a aussi des pommes, de la confiture, des raisins quelques fois des châtaignes bouillies quelques fois du maïs.

Les hommes se mettent à table, ils mangent bien et boivent de bons coups, les femmes sont servies à leur place auprès du feu. Le repas se fait en toute gaieté, voilà son voisin qui se lève et invite pour la nuit suivante.

Le repas fini, les hommes roulent une dernière cigarette, tout le monde se lève, on s'en va. Les voisins saluent les personnels de la maison et le maître remercie du bon travail qu'on a fait.

On allume l'ampoule qui est devant la porte. Qu'est-ce qu'on voit en pleine lumière ? La belle SUZON de SAUBAT qui donne le bras à ROGER DE BIDET. Tiens, disent les femmes et voilà un mariage qui se prépare c'est le rage, dit ALICE, la mère du jeune homme, je n'y porterai pas obstacle dit JEANNE, la mère de SUZON. Alors les deux mamans se donnent le bras. Les autres femmes donnent le bras aux deux mamans, les jeunes hommes, qui sont là donnent le bras aux filles qui ne sont pas accompagnées.

Toute la jeunesse du voisinage va donc marier, dit AUGUSTE de LAGOUARDE.

Qu'ils se marient et qu'ils soient heureux dit solennellement MARGUERITE de BELIN, qui invite à célébrer le quarantième anniversaire de son mariage.

Et le pauvre LOUIS ne trouvait jamais de cavalière ;
les filles disaient qu'il était pec.

LA DÉPOUILLÈRE DE GALA

Référence des AD 40 : "1 mi 170", retranscription réalisée par un lecteur du site genealalogie.fr

Un samedi soir à la grange de Taillade on dépouillait, la part de LABOURDETTE.

En 1925, on partage encore le maïs au sillon, au champ ; le partage était deux sillons pour le propriétaire et trois pour le métayer ; pour faciliter le travail on ramenait quatre en laissant six ; on rassemblait ainsi la part du maître dans sa grange pour dépouiller dans la soirée ; il fallait finir pour débarrasser le sol pour le lendemain afin qu'un autre métayer puisse à son tour porter sa récolte rentrer sa récolte.

Ce samedi soir on ne finit pas. La récolte était bonne. JUSTIN DUFOURCQ était un bon laboureur. Il y avait du monde pourtant à la despouillère, mais sans doute on s'y était un peu (?) parce que le lendemain était dimanche. Les vieux estimaient à 5 hl à la quantité qui restaient à dépouiller, ce qui représentait le travail de cinq personnes en trois heures de temps.

HÉLIA et ROSA de LABOURDETTE, deux filles toutes gentilles et laborieuses prirent le commandement. Elles organisèrent une dépouillère pour le lendemain soir. Pendant le réveillon, en secret, elles invitèrent des garçons et des filles à leur choix. Ils allaient être sept couples. alors quelque chose de bien. En une heure, le travail sera fait, un musicien viendra aussi avec l'accordéon pour danser.

La tenue sera de rigueur pour les filles, un pantalon bleu et le corsage blanc. La consigne sera sévère il sera défendu de tirer à couper des épis et l'emploi de la poudre de charbon sera interdit. Le père DUFOURCQ dit : faites comme vous l'entendez pourvu que le travail soit fait.

Louis ne fut pas invité à cette soirée de gala, il n'était pas assez élégant pour faire partie de cette société. Il était furieux. Il était bien étant fâché, il n'avait pas son sourire niais, mais il se tenait droit pour discuter, et il causait avec force.

Je me disais en moi-même si je pouvais réveiller ce garçon. De mon côté j'aurais voulu être invité. Moi aussi avec Marguerite, j'étais presque jeune homme moi aussi, père de six enfants mais enfin j'avais été oublié. Et puis ma femme était peut-être aussi jolie que toutes ses filles. Nous aurions aussi dansé aussi bien qu'elles que et sucer des bonbons aussi.

Je dis à Louis on va leur faire un joli tour, ne viens pas ce soir à la maison pour le souper. Je n'ai jamais soigné les bêtes aussi vite que ce soir là, à l'entrée de la nuit tout était réglé. Pendant le jour, j'avais tout préparé, il ne fallait pas que grand-chose comme appareil.

Je pris dans l'armoire de ma grand-mère, une seringue qui servait à donner des lavement aux malades et elle était en étain Et contenait deux litres.

Je pris en même temps une casserole de même contenance. Prends tes sandales, dis je à Louis, il faudra peut-être courir. Je m'en charge, dit-il et je passe mes sandales au même en même temps que lui les siennes j'ai rempli l'appareil et Je remplissais aussi la casserole d'eau que je devais emporter moi-même ; je lui donne la seringue prête à fonctionner et je lui donne les consignes :

« on va arriver par devant la grange tandis que, je me posterai derrière sous le grenadier la porte, la dépouillère se trouvera à 8 m du passage ; la porte d'en haut sera entrouverte. Tu te mettras du côté gauche pour ne pas être vu. Tu mettras le bout de la seringue sur la porte d'en bas et tu les arroses de gauche à droite pour qu'ils n'aient pas le temps de se lever ».

Référence des AD 40 : "1 mi 170", retranscription réalisée par un lecteur du site genealandogie.fr

Je prévoyais qu'une partie de ces élégants allaient se trouver de dos au portail.

« S'ils vont vers la porte, lui dis je, tu t'échapperas à toute vitesse vers moi. Oui, vous pouvez y compter », me dit-il.

On se séparera Pour se rendre chacun à son poste ; j'arrivais le premier, il me semble. Le derrière de la grange avait une fenêtre qui était fermée par un trou qui se trouvait dans le montant sous le châssis de la fenêtre, Je puis contempler cette dépouillère de gala.

Les garçons étaient tous en bas de chemise. Ils avaient la cravate. Les filles étaient habillées et pomponnées , comme des poupées, elles avaient toutes le corsage blanc et étaient coiffées en capule(?).

Le musicien était là aussi, l'accordéon était déballé et posée sur le hache-paille à droite. Ils avaient dû danser un peu avant de commencer le travail (ils avaient bientôt fini de dépouiller. Ils en avaient peut-être pour 10 minutes, le vin, le tabac et les bonbons était sur le pressoir).

Soudain, Louis, qui avait tout retenu de la leçon que je lui avais faite. Envoie la douche en commençant par la gauche qu'il prenait d'enfilade, il faisait bon travail là.

À droite, il n'y avait que trois couples qu'il dut servir bien après l'autre, mais il n'oublia pas d'arroser l'accordéon, le tabac et les bonbons.

On entendait qu'un HO ! les filles se couchèrent contre les jeunes hommes pour être garanties et les jeunes hommes, restaient là pour garantir les jeunes filles. Ils se laissèrent doucher comme des mouches, sans mot dire, sans chercher de s'emparer de l'opérateur.

Lorsque la seringue fut vide Louis vint vers moi, ce n'était plus le même vieux, il avançait comme un bolide. Il rempli son appareil avec l'eau que j'avais apportée tandis que je surveillais cette jeunesse. Ils sortirent dehors dans un brouhaha indescriptible, il hurlaient, ils criaient, il parlaient tous à la fois. Aucun n'eut l'idée de faire une patrouille autour de la grange. Or nous étions décidé à déguerpi à la moindre alerte.

Rosa obtint le silence, elle dit qu'il fallait quand même finir la dépouiller, puis rentrer à leur domicile pour se changer et faire un bon réveillon.

Tout le monde rentra dans la grange. Les filles étaient toutes décoiffées, leurs habits tous sales et collés au corps. Elles avaient perdu toute leur élégance. Elles étaient comme des poules mouillées ; elles décidèrent d'enlever leur corsage qui était souillé et relever négligemment sur leurs épaules, l'écharpe ou la pèlerine qu'elles avaient apportées pour se garantir de l'air froid du matin, en rentrant de la soirée. Les jeunes hommes enlevèrent leur chemise toute mouillée aussi, et remirent la veste. Cette toilette finie, il se mirent à l'ouvrage et ils disaient qu'elle est donc ce salaud qui nous a joué ce tour ?

Sans que je lui commande, par-dessus le châssis de la fenêtre, Louis envoie une autre douche toute généreuse. Les élégants se lèvent aussitôt et partirent abandonnant chemise, cravate blouse laissant même la lampe à pétrole allumée ; ils n'en voulaient plus de ce genre de baignade.

Le lendemain matin, je me rendit à Taillade, comme tous les jours, pour faire la provision d'eau pour le ménage. La grange était ouverte, il y avait quelqu'un, c'était JUSTIN de LABOURDETTE j'allais voir ce qu'il y avait à faire à l'appartement pour rentrer

Référence des AD 40 : "1 mi 170", retranscription réalisée par un lecteur du site genealogie.fr

le maïs de Meysouot ce jour même. Quel désordre dans ce sol, il n'y avait du maïs à dépouiller tout mouillé, je dis à Justin « qu'est-ce qu'il y a eu cette nuit dans cette grange ? Je vois là des chemises d'hommes, des cravates, des habits de femme et la lampe qui brûle encore.

Là il y a du tabac tout mouillé, il y a aussi des bonbons fondus, il y a aussi un accordéon. Justin me dit « c'est un naufrage pour ne pas se noyer, Ils ont tout abandonné ces Jean- foutre »

De retour à Meysouot, J'envoyais Louis pour aider Justin à dépouiller ce maïs.

C'EST ÇA LA DÉPOUILLÈRE DE GALA

LA FATALITÉ

En ce moment, on construisait une étable au Meysouot, nous avions du bétail logé à Taillade chez Moussu SARRAMAGNA . Trois fois par jour, nous allions soigner ces bêtes au bruit des sabots sur le pavé, les domestiques, devinez sans regarder par la fenêtre, si c'était Louis ou non ; quand le pas s'entendait fort, il disait c'est menoune, l'appelait MENOUNE

Moussu ROBERT SARRAMAGNA était enfant, il pouvait avoir dans les 13 ans, c'était un beau garçon, très bien élevé et fort gentil. Il entendait les propos des domestiques au sujet de Louis.

Un jour d'hiver, c'était un dimanche, Il y avait belle couche de neige. Louis était occupé à Meysouot à soigner les bêtes, il traversait l'aire avec une corbeille de pailles hachées avec des regains et se dirigeait vers la petite écurie qui existe encore contre le route.

Voilà Monsieur Robert, qui demande à travers les liteaux des portails qui étaient fermés, Menoune, Menoune, Menoune, crie-t-il à Bastrot Louis d'un ton moqueur, puis s'échappait à toutes jambes vers Taillade.

Louis posa la corbeille au milieu de la neige, quitta ses sabots ne prit pas le temps d'ouvrir le portail, il sauta par-dessus et couru après le jeune moussu. Il le rattrapa, à une vingtaine de mètres en amont de la mare qui se trouve au centre de notre jardin. J'étais, au pied du hache paille en train de remplir des corbeilles, j'entendis appeler « au secours au secours Henri Henri à l'assassin »,

je sortis épouvanté, je vois au milieu de la Basse-court la corbeille de paillade posé au milieu de la neige, une paire de sabots à côté les paroles, les portails fermés et les cris d'au secours. se faisaient sur la route de façon précipitée et pleins

Référence des AD 40 : "1 mi 170", retranscription réalisée par un lecteur du site genealalogie.fr

d'angoisses. J'ouvris les portails et je vis à 70 m à peine de la maison, le malheureux Basterot qui étrillait la belle chevelure de moussu Robert, lui arrachant des cheveux à pleines poignées, et les oreilles étaient toutes saignantes, il avait dû les étirer rondement « Louis, Louis, qu'est-ce que tu fais, lui criai je, tout effaré. Viens ici malheureux ».

Louis laissa sa proie, il vint à moi avec un sourire de vainqueur.

« Moussunet m'a appelé menone, je lui ai donné une bonne leçon, il n'y reviendra plus ».

Au bout de quelques minutes, la bonne de moussu Sarramagna arriva toute pressée.

« Monsieur fait demander HENRI immédiatement à Taillade »

Je partis aussitôt avec la bonne qui me donna quelques détails sur cette agression, j'entrais par la souillarde, j'arrivais à la cuisine, Monsieur Ferdinand était là devant le foyer quand il me vit, il releva l'une après l'autre les manches de sa veste, découvrant les poignées amidonnées de sa chemise et agrafées avec deux boutons dorés. Il avait la face rouge et irritée, ses yeux jetaient des lueurs rouges comme le chat qui traverse la route la nuit au passage d'une auto.

« Henri, dit-il, ton domestique à martyrisé mon fils »

« Monsieur lui répondit je, je ne suis en rien dans l'affaire, c'est fort regrettable. Vous êtes père de famille, tout comme moi, il faut apprendre aux enfants à respecter les grands surtout le gens qui travaillent pour nous. Bastrot est un vulgaire paysan, bien entendu, ce n'est pas en l'appelant Menoune qu'on va faire son éducation ».

« Écoute HENRI me dit moussu encore plus furieux, je n'entends pas qu'un métayer me donne des leçons et avançant vers moi au grand pas ,sors, dit-il, sors de ma maison et que je ne te vois plus »

« Monsieur, je dis, une fois dehors, je ne serai pas venu si vous ne m'aviez pas fait appeler, vous me chassez, j'en prends bonne note » .

C'était vers le mois de janvier, j'ai du congédier le pauvre Louis ; je lui ai fait un certificat bien favorable ; je lui ai trouvé une place chez le Directeur du Comptoir d'Escompte de Dax. Je n'ai pu éduquer ce garçon parce que le temps m'a fait défaut.

D'autres ont réussi, plus tard il est parti pour le régiment. Il vint me voir un jour à la maison, c'était un superbe Sergent, il se tenait bien droit , ses beaux yeux bleus, c'est éclairaient son beau visage intelligent, son vilain sourire avait disparu, les filles qui autrefois le raillaient voulaient toutes le rencontrer.

Il a été tué à la guerre, les deux jambes brisées en sauvant la vie à son capitaine blessé. Il est mort avec la croix de la Légion d'honneur sur sa poitrine.

LOUIS BASTEROT, j'ai gardé à toujours ton souvenir.

BROUILLE AVEC MOUSSU

Pendant toute l'année 1925, je ne voyais moussu que de loin. Quelques fois on était à même de se rencontrer au croisement des allées dans le champ, moussu, faisait demi-tour en vitesse. Les champs du Meysouot sont situés autour de la maison du maître,

Référence des AD 40 : "1 mi 170", retranscription réalisée par un lecteur du site genealandogie.fr

il fallait beaucoup de prudence de part et d'autre pour ne pas se rencontrer. Quand nous allions chercher de l'eau au puits la Basse-court de Taillade était déserte, on ne voyait ni maître ni domestique. Le silence était complet dans la maison.

Arrive à l'époque de la moisson. Le blé était joli au Meysouot sur une pièce 17 ? , nous récoltons quelques 40 soit 55 kg à ha, la récolte totale, c'est de 20 à 43 kg. Personne ne vint pour partager. La vigne était chargée de raisins. Le maïs était magnifique aussi beau que dans que dans les terres d'allusions sur les bords du gave, il avait 2,50 m de haut, les épis étaient à hauteur d'homme.

Un dimanche dans l'après-midi je pris le plaisir de passer dans une pièce pour contempler cette belle récolte, un moment donné, j'entendis un bruit pas bien loin de moi, c'est peut-être le blaireau, me dit je, je me dirigeais vers ce point, je me trouve face à face à moussu ; il me tourna le dos et repartit sans mot dire. Moussu aussi se payait le luxe d'une promenade dans ce maïs merveilleux

Arrivent les vendanges, nous vendangions le Noah, il n'y avait au meysouot que 770 pieds de Noah nous y récoltions 23 barriques et 14 dl de vin, soit une barrique tous les 33 pieds. Personne ne vint partager, il fallu le faire nous-mêmes. Nous étions quatre métayers pour faire le vin au pressoir de taillade, c'était Meysouot, Berraout, Labourdette, et Larrisson. . Ces trois dernières récoltent tout leur vin. Meysouot ne se présente pas pour vendanger les pressoirs se fermèrent. Le temps était beau. Nous ramassions des haricots, moussu s nous regardait de loin.

Dans son entourage, il disait : « mais Gaillardet ne pense pas à vendanger est ce qu'il va laisser perdre une récolte si belle » On passe ainsi une semaine, tous les jours je visitais la vigne, le raisin se comportait très bien. On passa ainsi une deuxième semaine. On voyait que moussu s' impatientait, quelques fois il avançait vers nous aux champs, il avait certainement envie de me parler, puis il faisait demi-tour. Un jour il dit à son domestique.

« Je suis drôlement gêné d'être brouillé avec Henri, je ne voudrais pas céder le premier ; et tout ce raisin va se perdre »

Le 16e jour, je vais faire une visite journalière à la vigne, je m'aperçois que la pourriture commençait à se à se prononcer. Je rentre à la maison et je dis à Marguerite: Va à taillade dire à Moussu que nous vendangeons demain. Moussu fut très gentil il dit à Marguerite que les trois pressoirs étaient libres.

Le lundi on vendangea le moustron et on entama le blanc, le mardi on finit de vendanger ; les raisin étaient bien effeuillés, bien apparents, le travail allait vite : on remplit les trois pressoirs, Les hommes étaient gais, ils causaient, ils chantaient, ils buvaient. Henri tomba dans le vin rouge en chantant sa chanson préférée : *ANATOLE*.

Auguste, le maître de chai de moussu remplit tout un rang de pipes. Personne ne vint partager le vin. À onze heures on arrêta le travail. Le lendemain, au point du jour, on commence le charroi de notre vin pour Meysouot, les deux pressoirs étaient encombrés de barriques pleines de vin représentant notre part.

Le raisin avait bien mûri deux semaines, Moussu avait mûri aussi.

Le mercredi dans l'après midi, je revenais de dîner avec René, Moussu m'attendais devant la maison. Il me dit ainsi :

« Henri tu es un vigneron prodigieux je suis émerveillé de ta récolte, viens là va prendre une tasse de café »

René ne fut pas invité, il fallait travailler au pressoir. En passant par la cuisine moussu dit à Pascaline « servez une tasse de café à Henri » Pascaline me fit signe de m'asseoir puis alla servir le café à Moussu. Moussu était au salon avec le chien GIBBS, de retour du

Référence des AD 40 : "1 mi 170", retranscription réalisée par un lecteur du site genealandogie.fr

salon elle servit son mari puis remplit une tasse pour elle à côté de son mari, puis ce fut mon tour. Après avoir fini mon café je partis au pressoir où René m'attendait.

Moussue arriva presque aussitôt. « Tu vois Henri, dit-il, nous aurons fait la paix. Qu'est-ce que tu en penses de mon geste », « Monsieur, lui répondis-je, je pense que si vous vouliez m'honorer, il fallait aussi inviter mon fils, je ne fais pas le travail tout seul au Meysouot, j'ai bien besoin de mes enfants : Vous auriez dû nous inviter tous les deux pour prendre le café avec vous au salon. Tandis que j'ai été servi en quatrième classe. La première classe c'est vous, la deuxième classe c'est Gybbs le chien, la troisième c'est les domestiques et la quatrième c'est moi » Moussu ne répondit pas, il racla un peu la gorge et rentre chez lui. Je ne le vis pas de toute l'après-midi. On pressa tous ce moût, sans voir le patron ou son remplaçant pour le partage pour partager. Nous partagions, on remplissait sa barrique, puis on la faisait rouler vers le chai. Là Auguste s'occupait de transvaser ?? dans les demi ?? . Puis on remplissait la barrique du métayer qu'on plaçait dans un coin du pressoir. En attendant qu'André avec les bœuf et le traineau l'amène au Meysouot . Pour finir, dans le chai de Moussu, il y avait 15 pipes marquées Meysouot.

Cette vendange avait rapporté 45 barriques de vin blanc et 16 de vin rouge soit 61 barriques ; on avait fait par ailleurs 23 barriques de vin noah que nous avons vendues aussitôt fait car je n'avais ni l'emplacement ni la fûtaille nécessaires pour loger cette récolte. Nous avons fait au maysouot 84 barriques de vin avec 4670 pieds de vigne. Le noah avait passé 9°, le rouge 12° et le bordelais 12°5.

Monsieur Sarra magna, parti à Paris avec sa famille, son fils Robert faisait ses études en médecine.

Il fallait rentrer le maïs, les domestiques s'occupaient du partage, Auguste fixai à chaque métayer le grenier où il devait mettre la part du maître. Tout se passait bien normalement, quand un matin, le facteur m'apporte une lettre venant de Paris.

C'était Monsieur Ferdinand, qui me chargeait de m'occuper de ses affaires, soigner le vin, le maïs, m'occuper de la rente et me priant d'apprendre à mieux travailler aux métayers pour avoir des revenus comme à maysouot. Il ne parlait pas dans la lettre de nos difficultés qu'il résuma en deux mots de la façon suivante , d'abord la date de l'envoi : *PARIS le ----* , puis *mon cher Henri*, puis à troisième ligne sans rancune, je te prie de etc.

HENRI GAILLARDET RÉGISSEUR

Il me disait aussi qu'il me laissait 5 % sur le revenu total de la propriété; pour l'envoi des fonds, il nous donnerait les instructions nécessaires lorsqu'il viendrait à Pouillon, Auguste allait être congédié incessamment.

Il fallait d'abord s'occuper de faire rentrer des haricots que certains métayers n'avaient pas encore partagé ; les vendre et lui envoyer cet argent.

Une lettre de quatre pages et fort amicale, je fus stupéfait de la réception de cette lettre, je savais en la lisant les oreilles me bourdonnaient, je ne savais qu'en penser, ni quoi y répondre. Je passais la lettre à Marguerite à André et à Henri, tous les trois étaient d'avis qu'il fallait tout pardonner qu'il fallait accepter. Les régisseurs disaient ils , deviennent tous riches, peut-être que plus tard on pourra acheter une métairie, tu t'occuperas de taillade et nous te remplacerons de notre mieux à la métairie, nous travaillerons de bon cœur s'il y a plus d'aisance. Enfin il me persuadèrent et je répondis en leur présence à cette lettre.

Référence des AD 40 : "1 mi 170", retranscription réalisée par un lecteur du site genealalogie.fr

Je la commençais comme lui, dans ces termes, sans rancune pour l'affaire des jeunes hommes, mais n'oubliant pas la radiation pour ma candidature à la Légion d'honneur etc. etc.

J'acceptais et je me mis à l'œuvre, je commençais par changer de chemise et je lui envoyais les sous.

Page 25.

Les six métairies en portent, 10 hl et maysouot en donna 11. Je n'ai pas de chance pour la première fois. Plutôt que de commander aux métayers pour porter les haricots au magasin de Monsieur Barrieu, j'y allais avec notre attelage, une roue du brauss se trouva faible des rayons, ils se cassèrent aux joints des jantes, il fallait la faire réparer, j'y dépensais les 5 % que j'avais gagné.

Je m'occupais parfaitement du maïs que je tournais souvent pour qu'il ne pourrisse pas. J'allais voir le vin tous les dimanches matin, je soignais bien la futaille.

Il y avait deux vieux à la maison avec qui je vivais en bon terme, j'organisais le ménage dans un sens plus large d'habitude lorsque les métayers à me faire un transport de récolte avec leurs bœufs, et aussi avec les bœufs du voisin, on leur donnait à manger, je donnais ordre aux vieux de la maison, puis je m'arrangeais avec eux, je payais la dépense.

Pour le premier de l'an, on ne faisait pas d'accueil depuis longtemps. Lorsqu'ils venaient porter les redevances, nous leur donnions à manger la soupe, un plat de viande, un plat de légumes et du fromage, des gâteaux secs et du café avec de l'eau de vie que je fournissait.

Je leur donnais des engrais pour la vigne gratuitement. Je profitais de toutes les occasions pour instruire les métayer sur la culture de la vigne et des céréales et leur montrer des expériences que j'avais faites.

Les revenus pour l'année 1926, atteignirent 32 000 Fr. Les métayers étaient content et je je pensais surtout à mon emploi.

Pour l'année 1926, tout le monde se mis au travail avec ardeur, il est vrai qu'on dépensa un peu un engrais, mais la propriétaire rapporta des 47 000 Fr. J'étais fier du résultat obtenu, mais les métayers devenaient plus exigeants et ils demandaient un logement plus convenable, des chambres, LARISSON demanda un pressoir avec un hangar.

Je l'écrivis à Monsieur Sarramagna ; il leur répondit par retour du courrier, qu'il ne fallait pas faire de réparation chez les métayers, qu'on lui avait augmenté le loyer à Paris « 30 000 Fr. par an » et qu'avec le bon revenu de l'année, il ne pouvait pas vivre.

Je lui écrivis de nouveau dans ces termes :

En visitant vos métairies, j'ai remarqué que la métairie de Maysouot est la moins favorisée pour l'eau. Nous allions chercher l'eau chez vous pour boire et faire la soupe. Nous ne pouvons utiliser de cette eau parce qu'elle sent mauvais et un mauvais goût. Nous sommes obligés d'aller à 1 km plus loin à LABOURDETTE. C'est là aussi que nous amenons les bêtes de la ferme pour les faire boire, il y a perte de temps et fatigue. Je vous demande de nous faire un puits dans la basses-cours ça ne coûte pas cher. D'après le sondage que nous avons fait. L'eau est à 6 m et le terrain non pierreux.

Monsieur Sarramagna me répondit « nous ne pouvons pas de réparation nulle part ».

Je commençais de comprendre, j'avais eu tort de m'occuper des affaires de moussu. À Tribaillole, qui voulait une chambre. Il fallait dire : non.

Référence des AD 40 : "1 mi 170", retranscription réalisée par un lecteur du site genealandogie.fr

À Lamieussens qui voulait le pressoir, il fallait dire : non.

Et pour le puits de Meyzsouot , c'était non aussi.

Les haricots de l'année 1926 furent en partie pourris, il y a avait un travail considérable pour les faire pendant l'hiver. Nous avons trié des haricots pendant 20 jours.

Justin et Pascaline avaient quitté Taillade, il fallait s'occuper aussi de l'entretien de la maison et du jardin.

Le chantier n'allait plus, je commençais à en être dégoûté ; l'année 1927 ne vit pas le même entrain que l'année 1926, les métayers n'étaient pas contents de ce ménage de Paris, ils disaient

« dans la propriété 40 personnes vivent de la moitié des revenus, l'autre moitié des revenus ne peut pas servir trois personnes à Paris »

Tout de même le revenu arriva à 55 000 fr.

J'entrepris l'année 1928 avec lassitude, il y avait des petits comptes que je payais de ma poche, Paris réclamait toujours de l'argent car si Mme voulait acheter une robe, il fallait que je lui prête l'argent pour la payer.

J'eus l'ordre de ne plus payer d'engrais pour la vigne.

Ce fut une chance phénoménale : en l'année 1928, eut lieu de la coulure dans les vignes.

Les vignes de la propriété n'ayant pas eu d'engrais ne coulurent pas ; il y a eu une belle récolte. On fit beaucoup de vin avec le noah, le chai se remplit encore de vin bordelais et rouge, Maysouot fit 90 barriques de vin.

REVENUS DE LA PROPRIÉTÉ 70 000 fr

COMMENTAIRE :

*Lorsque moussu m'avait chassé de sa maison, je lui avais dit que je partirai :
je ne devais pas manquer à ma parole.*

UN GRAND PROBLÈME QUI SE POSE.

J'arrivais dégoûté de ce métier de régisseur, mon égo se gaspillait. Malgré les progrès fait dans la culture, les revenus étaient toujours insuffisants. L'eau manquait à Maysouot.

je n'aurais jamais le puits, l'histoire des jeunes hommes me revenait dans tous ses détails, l'histoire de la Légion d'honneur était là aussi.

Si on m'avait encouragé, j'aurais révolutionné la viticulture dans la région. Monsieur Cassérini me l'avait dit :

« je vous désigne pour faire des conférences dans la Chalosse, des cours de taille et de labourage. Il n'y a pas de raison pour que on ne réussisse pas ailleurs comme chez vous. Ce sera la richesse pour nos vignerons des Landes »

Mais depuis que Monsieur Sarramagna me mit hors l'honneur pour mes opinions politiques, le projet du professeur d'agriculture restèrent sans effet et moi je restais dans l'ombre. Refuser un puits à un métayer qui travaillait comme nous, un puits de 6 m de profondeur qui au demeurant pour le creuser, doit à peu-près deux jours de travail.

Référence des AD 40 : "1 mi 170", retranscription réalisée par un lecteur du site genealalogie.fr

C'était insensé. J'étais là depuis 47 ans, j'y serais resté toute ma vie. Je ne voulais plus rester là, je voulais aller dans une métairie de rebut pour en faire une Metairie de rendement comme meysouot, j'allais bien voir en même temps ce que ferait mon successeur avec cette vigne miraculeuse, et avec ses terrains à grains si fertiles. Je le disais souvent

« quand je partirai de meysouot, j'emporterai les vignes et le secret pour faire pousser de belles récoltes ».

Si je change de métairie, je voulais faire de la grande culture, je voulais acheter un tracteur. Voilà que deux métairies jumelles au deux AYMOND sont en vente. J'avais un peu d'argent mais pas assez pour les acheter. Je demande aux parents de ma fille à Saint-Paul les Dax de me prêter le complément. Ils me disent comme ceci
« *celui qui prête agonise, celui qui donne meurt* » .

Je m'en rappellerai toute ma vie de ce refus et quelques jours après ils prêtent à DUBOIS pour construire un garage, plus que je ne demandais. Je vais chez PEDEBOSCQ le camionneur, je ne trouvais que les femmes . Je leur proposais de prendre en Métayage les deux métairies de LABORDE, les femmes acceptèrent avec joie. Elles allaient en parler à HENRI l'affaire en est restée là.

J'aurais bien travaillé avec Mysouot et les deux métairies de Berraoute et de Labourdette, mais je ne voulais pas demander à Monsieur Sarramagna le renvoi des deux métayers. Il l'aurait fait, mais le charpentier BARBAZAN s'était plaint à Monsieur que je lui avais sorti le travail de réparer les barques parce que je les réparais moi-même.

Quelques années auparavant. Les métairies de BELIN avaient été mise en vente et n'avaient pas trouvé d'acquéreur. J'envoie Marie de Taillade, une cousine, demander à Catherine s'ils étaient décidés à vendre.

Les BELIN étaient des métairies sans renom, travaillées par de pauvres métayers, des sacrifiés, lorsqu'ils quittaient ces terres, leur faisait un procès pour les ruiner tout à fait.

Ma cousine me rendit la réponse. BELIN n'était plus à vendre les affaires avaient été arrangée en vendant MOURANDEY.

Le premier de l'an approchait, j'aurais voulu prendre une décision avant cette date. Le 17 décembre au matin j'allais avec mon grossiste chez ma fille à SAINT-PAUL. On devait ce jour-là, tuer le porc, les oies et les canards. Nous traversions le pont du SABLAR lorsqu'une voiture nous dépassa et s'arrêta. La portière s'ouvre et nous nous trouvons face d'un jeune prêtre, monsieur L'ABBÉ PERJUSAN, il nous tint ce propos.
« Vous sortez de MEYSOUOT, je vous offre les trois métairies à des conditions avantageuses ».

Je lui ai demandé la nature de ses conditions, il me répondit le « grain au tiers et je paierai les engrais pour la vigne ». Je lui demandais huit jours à réfléchir, il me donnait un rendez-vous pour le neuvième jour à son domicile de BETIET. C'était pour le jeudi de la semaine prochaine.

Aussitôt rentré de SAINT-PAUL, je voulais me rendre compte de l'état de ces Métairie. Le 21 décembre à l'entrée de la nuit, je me rendais avec André et Henri chez CAMILLE DEYTIEUX de BIDET, voisin de BELIN. Camille était malade il souffrait d'un pannaris à la main. Je ne voulais pas qu'il vienne, il aurait pris pu se faire remplacer par le domestique. Mais il vint, disant qu'il ne souffrirai moins en circulant qu'en restant au lit. Nous voilà partis tous les quatre, dans la Métairie de Belin. Il me raconte d'abord que les métairies

Référence des AD 40 : "1 mi 170", retranscription réalisée par un lecteur du site genealandogie.fr

étaient pauvres et qu'elles avaient bien besoin de nous comme métayer pour les relever. IL ne me parla que de l' ABBE et de CATHERINE, oui que l' ABBE et CATHERINE étaient des chicaneurs et qu'à la moindre difficulté avec les métayers, ils leur faisaient procès. Il nous raconte qu'ils avaient cité devant le juge de paix, leurs parents qui avaient comme métayer DUTOURNIER, de SAINT JAUNE parce qu'il avait mis son cheval dans une chambre dans la maison de BELIN, il n'y avait pas de chambre convenable, il n'y avait que du taudis. La chambre du cheval n'était pas même suffisante pour un cheval.

C'est une chambre noire sans fenêtre, il y a une petite porte qui donne sur le sol de la grange. Les planches du grenier ne sont pas seulement pointées, les chats passent à travers pour descendre dans l'appartement. Si un ami utilisait ce taudis comme une chambre, il lui aurait fallu une lampe pour aller faire le lit .

Naturellement DUTOURNIER avait perdu le procès alors qu'il aurait dû le gagner; il aurait dû demander une expertise qui aurait constaté que ce n'était pas en l'état de loger même un cheval.

Camille nous dit que dans la propriété il y a assez de bois et de soutrage ,que pour le moment il n'y a pas d'acacia pour palisser les vignes parce que les propriétaires ont tout vendu. Il n'y a pas d'eau, il faut aller la chercher au ruisseau dans le bois. Comme vigne, dit-il, il n'y a pas grand chose de bon, sauf une pièce de 1500 pieds dont 900 de Vieux bordelais et 600 de moustron.

Il y a de jeunes plantations la plupart ce sont des ??? de curé fournis par l'ABBE LALANNE.

Il n'y a pas d'avenir dans les vignes, nous dit Camille, il nous montre un jeune bordelais de quatre ans au longes ? qui était taillé à deux ?? de deux boutons, chacun, je prends le pied avec les deux mains et je l'arrache comme un poireau pourtant une vigne à quatre ans et en pleine vigueur, elle doit rapporter au moins une barrique de vin tous les 100 pieds. Camille nous dit le rouge c'est rien de plus que le plus mauvais de France.

En bas il y avait un petit ruban de rouge qui mourait et il fallait l'arracher.

On termina la visite des métairies par une petite pièce à côté de meules de paille.

_ La terre doit être bonne ici dis je à Camille

_ Oui mais la vigne n'y pousse pas. Figurez-vous, ces métayers sont pauvres et ils ne font presque pas de vin. Pendant l'été leur chai est à sec. Lorsqu'ils ont une visite, ils viennent acheter quelques bouteilles de vin chez moi. En concluant il me dit d'un ton persuasif : « *Il faudrait avoir tué père et mère pour venir travailler pareil terrain, surtout avec des maîtres si mauvais* ».

Camille ne voulut pas qu'on se repose sous les étoiles, il nous fit entrer. On nous fait boire un coup de rouge et en même temps il mit du café à chauffer. On but donc un bon café avec de la bonne eau de vie.

C'était la bonne maison : LES DEYTIEUX DE BIDET

Au moment de nous quitter, Camille nous dit : « *je veux visiter ma main, vous allez m'aider, il y a un grand moment que je ne souffre plus* » Je ne veux pas l'interrompre, alors on l'aide à enlever le pansement de la main et nous fumes heureux de constater que le panaris avait percé. Le pus coulait abondamment, Camille était ravi.

Référence des AD 40 : "1 mi 170", retranscription réalisée par un lecteur du site genealandogie.fr

Après avoir remercié Camille je rentrai au Meysouot. Pendant le chemin je ne dis pas grand chose à André et Henri, je réfléchissais, je commentais les observations de Camille.

Terre très pénible à travailler, pas d'eau, pas de bonnes vignes, des taudis comme logement, des maîtres chicaneurs. En route mon fils René rompit mon silence et il me dit
_ « *Papa nous ferons du vin aux Belin, nous savons faire du vin, nous* »
je lui répondis « *j'espère bien* »

LA DÉCISION

Je restai quelques jours dans l'indécision, puis je repris courage. Le jour du rendez vous arriva, au repas de midi ja parlai ainsi à la famille
« *Nous allons quitter Maysouot, Monsieur Ferdinand n'a pas été convenable pour nous. Si nous prenons BELIN ce sera à des conditions avantageuses. Je ne me contente pas du tiers, je vais demander le quart pour les céréales et les vignes par moitié* ».

Les enfants étaient de mon avis, me voilà parti à pied pour BETIET.

Ce n'est pas sans réfléchir que je fais le voyage, parfois je m'arrêtais avec l'intention de faire demi-tour, de ne pas aller au rendez vous. Je me rendais bien compte de la gravité de la décision que je prenais. 'allais quitter Maysouot avec ses belles vignes et ces terres à grain en plein rapport, un terrain facile à travailler, mais l'histoire de la LEGION d'HONNEUR, l'histoire du domestique, et le refus du puits c'étaient un fond de blessures dans mon cerveau qui me poussaient de cicatriser.

Je m'aperçu que j'étais en vue de la maison de BETIET; Mr l'ABBÉ et CATHERINE étaient au borde de la route, Ils m'attendaient sans doute. Je devais avoir un peu de retard sans doute ; je hâte le pas me voilà arrivé. Je salue es personnages et je m'excuse de mon petit retard

Je compris que j'avais la parole,je dis que j'avais visité la propriété,que j'avais trouvé le terrain accidenté, les vignes en mauvais état. Je ne voulu pas dire que j'avais eu de mauvais renseignements sur leur compte. Je dis que je n'acceptais pas le partage au tiers, que je demandais le partage au quart.

Catherine interrogea Mr l'Abbé du regard, « *quelle différence ça fait sur 100hl demanda t elle* » L'Abbé répondit « 9 hl d'accord dirent ils faisons la police »

Ils me passèrent deux feuilles de papier timbré. Je connaissais les formules je rédigeais les Polices : à chaque phrase achevée on convenait pour la phrase suivante ; on nota le partage du grain au 1/4 ; le partage du vin par moitié et le sulfatage par moitié ; les engrais fournis par les propriétaires,les vergnes par moitié, le fruit par moitié.

Puis je continuais d'écrire sans demander leur avis et j'écrivis un bon moment et je lus ceci : Les propriétaires s'engagent à faire cadeau au métayer d'une barrique de vin lorsque la récolte arrivera à cent barriques puis au-delà de cent à une barrique par fraction de cinquante. Ils éclatèrent de rire l Peut être qu'ils me prenaient pour un charlatan ou un exalté ? On fitla police en double expédition. L'affaire était entendue.

J'étais entre les griffes des ??

J'arrivais chez nous avec le bail que je communiquais à toute la famille. À la clause des 100 barriques les jeunes hommes dirent « nous arriverons à les faire même si on était obblgé de remplacer les numéros de ?? par de bons plans » Tout le monde était content.

Référence des AD 40 : "1 mi 170", retranscription réalisée par un lecteur du site genealalogie.fr

Au bout de quelques jours, j'appris que Mr l'Abbé avait envoyé par huissier, le congé aux métayers de Belin.

De mon côté, j'écrivis à Paris pour souhaiter la bonne année et en même temps leur annoncer que nous quittions Meysouot pour aller aux Belin. Monsieur Ferdinand arriva à Meysouot le 3 janvier; il était désolé de ma décision et il aurait beaucoup fait pour me retenir. Il n'y avait rien à faire, le bail était signé. Il me chargea de lui trouver un métayer pour Meysouot et je lui dis que je remplaçais aux Belin un LAHET frère de Félix LAHET son ancien métayer de CASTAGNET. Le père était encore vigoureux, sa femme était plus jeune que lui, se montrait active; il y avait aussi deux jeunes hommes. C'était le personnel qu'il fallait pour Maysouot. Monsieur demanda à voir ce Lahet. Celui-ci se présenta à Taillade. C'était une après-midi, je lui montrais la métairie en présence du propriétaire; les conditions furent acceptées par le nouveau Métayer et Moussu lui promit un puits dans la basse cour aussitôt son arrivée. Lahet vint donc me remplacer et POUYARDON prit une métairie à CAGNOTTE. Ils me pardonnèrent jamais à leur propriétaire d'être congédiés sans motif; Mr l'Abbé les fit passer devant le Juge de Paix à Dax pour je ne sais quel motif.

POUR ENTRER À BELIN

Je me mis en bonne relation avec ces deux malheureuses familles et j'allais faire la litière pour les bêtes comme il est d'usage. Quand arriva la saison des moissons et puis du battage, le chai de Pouyardon était vide. Je lui fit cadeaux du vin micenaire, les deux métayers eurent en totalité 30 hl de blé, j'en avais récolté 52 au Meysouot.

Page 38 et fin

Avant la vendange apparut à Belin un maître d'affaire, il se nommait DUFOURCQ, c'était un parent, paraît-il, de DUFOURCQ le charpentier de la maison.

Un jour j'étais occupé à préparer le chai pour les vendanges. J'avais coupé un acacia tout près de la fontaine pour faire deux billes de 4 mètres, pour placer les demi-m ?? dessus. Je les avais portés l'un après l'autre sur l'épaule jusqu'au chai.

Le régisseur vint me dire « Il n'aurait pas fallu couper cet arbre, il était bon à autre chose »

Je lui répondis « tu diras à ton maître que je ne veux pas de régisseur pour inspecter mon travail, ni plus tard, pour partager les récoltes. Tu lui diras aussi que je ne veux pas de ce pressoir pour faire du vin. S'il ne me donne pas satisfaction je ne viendrai jamais à Belin »

Le pressoir qui était en fait très drôlement construit, il fallait décharger le raisin de dehors étant et le niveau du mur de passage était plus haut que le niveau du brauss. Il fallait deux hommes solides pour décharger; il fallait un manoeuvre de force pour soulever soit un ?? de 350l.

Le maître d'affaire fit bien la commission, je pense, je ne l'ai jamais vu pour le remercier. Le lendemain, Mr l'Abbé vint me dire que je n'aurai pas à faire avec un régisseur et que pour l'hiver prochain il ferait construire un pressoir commode.

Les métayers de Belin, firent en totalité, 15 barriques de vin, la récolte de Meysouot, malgré la pourriture s'éleva à 78 barques. Par ailleurs, les métayers de Belin donnèrent en totalité aux propriétaires 14 kl de litres de maïs, nous en avons donné 50 kl au Meysouot. Pendant l'été 1929, avant de déménager, je déchaumer les terres de ces

Référence des AD 40 : "1 mi 170", retranscription réalisée par un lecteur du site genealalogie.fr

Métairies, laissant à Meysouot le personnel nécessaire pour soigner les récoltes. Les légumes furent semés en de bonnes conditions. Les raves pourrissent bien, mais je m'aperçus que le farouch venait mal en ces terrains.

Le déménagement se faisait petit à petit. Chaque fois que nous allions à Belin, nous emportons une charge de matériel et en retour on emmenait une charge de LAHET. Celui-ci agissait de même.

Le 1er novembre. Tout était déménagé sans frais ni grand'peine. Il me manquait, une barrique pour expédier une barrique de vin de l'année 1928, je l'ai mis en bouteilles. Ce vin était délicieux. Il faisait 12°. « *messagerie BIARRITZ LINE* »

ON EST INSTALLÉS

On se casa tant bien que mal dans les bâtiments de Belin, la cuisinière n'était pas trop mal. Je pris avec Marguerite la chambre derrière la cheminée, la porte ferme mal, le chien blanc et noir « Lebasté » aurait passé dessous. On passait par cette porte pour aller à une autre chambre qui était occupée par Emma et Lucie. Les jeunes hommes et le vieux Pasquet sont logés au vieux Belin à côté et en face de la chambre du cheval dans des taudis, inhabitable les rats, leur passaient sur la figure pendant la nuit.

Les deux étables étaient bien garnies de bétail et les loges à porcs aussi. La grange recevais le matériel de culture. Il y avait à côté des étables, un petit sol. On y mit, le hache paille, le coupe Racine, le moulin à farine, le broyeur et la scie avec son moteur électrique.

Le travail commença par les ? qui se firent dans d'excellentes conditions puis on s'occupa des vignes. Le propriétaire avait vendu les acacias, il fallait faire des piquets avec du vergne du saule et toutes espèces de mauvais bois. Après on passa à la taille de toutes ces jeunes vignes qui étaient taillées à deux ou trois astres de 10 boutons on est y laissa tout le bois qu'il y avait. Les 500 pieds de 4995 qui coulaient tous les ans à fond, furent taillées à dix astres, ainsi que les hybrides sans numéros. Ce qu'en pensaient les visiteurs, je l'ignore.

Le labour fut totalement changé, mais prédécesseurs labouraient aussi profond que possible, tandis que nous labourions aussi peu profond que possible. On mit de l'engrais à toutes les vignes chétives. Lorsque la vigne eut débourré, les mannes apparurent belles et nombreuses mais je craignais la floraison ; elle s'accomplit normalement sans coulure. Je commençais à respirer, j'avais du ? aux vignes. Les jeunes plans qui avaient reçu une bonne dose d'engrais firent une belle pousse, permettant quelques raisins pour l'année prochaine.

On soigna cette récolte d'une façon appliquée.

TABLEAU DES CÉPAGES EXISTANT À BELIN

VIEUX BORDELAIS DEVANT BELIN	900 PIEDS	
MOUSTRON GREFFÉ MÊME PIÈCE	600	MANQUANT 100
JEUNES PLANS 22 A CONTRE BIDET	900	

Référence des AD 40 : "1 mi 170", retranscription réalisée par un lecteur du site genealalogie.fr

4995 ET 5409 DERRIÈRE L'ÉTABLE	700	
6465 JEUNES PLANS À L'AIGUILLE	600	100
HYBRIDES SANS NUMÉROS	700	AU FOND DU CHAMP
BORDELAIS AU LOUGA	900	
ROUGE SANS NUMÉROS JEUNES PLANS TOUS À L'ARRACHEMENT	500	
4643 ET 5455 AU LOUGA JEUNES PLANTS	600	
4996 ET 540G AU LOUGA JEUNES PLANTS	700	
NUMÉRO BLANC AU LOUGA	500	
SANS NUMÉRO JARDIN	150	
MEULES DE PAILLE	300	50
TOTAL	7560	980

CONSTRUCTION DU PRESSEUR

Mon beau-père, Léon Lapeyre, Maçon à Pouillon, fut chargé de démolir le presseur qui existait et de le construire au fond de l'appartement. Léon Lapeyre était spécialiste pour ses travaux.

La démolition du Vieux presseur. demanda un travail long et pénible. C'était un véritable rocher. Le béton dessus avait dans les 40 cm d'épaisseur et il y avait dessus une bonne couche de ciment de 5 cm. Je crois que le maçon aurait renoncé si on ne l'avait pas aidé. Tous les jours André et René dînaient avant l'heure pour y travailler pendant que les ouvriers faisaient leur repas. Ils travaillaient aussitôt dès le point du jour à leur arrivée.

Lorsque le travail fut fini. Léon Lapeyre, présenta à la note. Cette note fut refusée par monsieur l'abbé, et ne fut payée qu'après une expertise faite par Monsieur Castangnet, maçon à Peyrehorade. Le maçon était un homme honnête, il ne réagit pas.

Naturellement, nous l'avions aidé pendant toute la durée du chantier, fourni un manœuvre sans toucher un sou.

Je commençais à douter de la bonne foi de Monsieur L'abbé, mon beau-père, me dit HENRI « tu es homme perdu d'être tombé entre les griffes de ce vautour » et je pleurai dans la cuisine de Belin, en regrettant Maysouot et Monsieur Sarra magna.

En 22 ans, ce presseur n'a jamais eu à faire un sou de réparation ; un presseur avait été construit la même année par un entrepreneur chez un voisin de Meysouot. Peut-être bien qu'il était meilleur marché, mais il a fallu le réparer sérieusement. La première année, le vin s'infiltrait dans la mare à côté.

Référence des AD 40 : "1 mi 170", retranscription réalisée par un lecteur du site genealogie.fr

La première vendange qu'on fit fut le 4995. Le lendemain j'amenai avec les bœufs et le camion au chai de BETIET 112 décalitres de vin en quatre barriques, c'est-à-dire 28 dl. par fût. C'était une belle récolte sur 500 pieds. Je disais son du à Mr l'Abbé qu'il en avait encore 12 hl dans une barrique, à côté de la tine et que le marc coulait encore.

Alors Mr l'Abbé d'un ton envenimé, me dit

« Mais dites moi, combien il y en a pour moi »

Alors je répétait d'un ton sec moi aussi « vous devez savoir que sur ce camion on ne peut porter que quatre barriques »

J'étais à même de lui dire que j'abandonnais ses métairies pour l'année prochaine.

L'incident n'eut pas de suite, il remplissait son chai mieux que d'habitude, il devint charmant. Il venait fréquemment avec sa tante. Un jour il arriva sa mère Mme PERJUZAN qui habitait TILH, plus tard il amena sa sœur.

En 1930 on fit 35 barriques et 17 décalitres de vin : pour moi c'était maigre en comparaison avec les récoltes de Meysouot, pour lui c'était mieux qu'avec les anciens métayers

Le partage du blé se faisait à côté du batteur, le partage du maïs en pleine despouillière, il ne pouvait pas y avoir de doute. Quant à moi je n'avais pas grand confiance en lui

LES VISITES À BELIN

La deuxième année c'était en 1931, la vigne prenait un peu d'allure, je commençais d'espérer en de bons résultats. On partage à 75 bars et 12 hl de vin,

Monsieur l'abbé me dit que si je lui permettait, il amènerait ses amis à Belin pour leur faire visiter la métairie, je lui dis que je n'y voyais pas d'inconvénient

Alors tous les dimanches des gens de Pouillon de Gâas et de communes étrangères venaient à Belin se rendre compte des progrès qui se réalisent avec ce nouveau métayer.

Le commandant BIENTZ venait de temps en temps, nous pouvions lui montrer déjà de belles récoltes et de belles améliorations. Monsieur l'abbé amenait et ramenait ces visiteurs avec sa voiture. Un dimanche matin. Il vint avec une jeune jolie femme, c'était une métayère de GÂAS, une comtesse, oh ! comme elle était belle cette personne, je crois bien que le père Juzan Jean lui aurait donné l'absolution si elle avait voulu se confesser.

LE DOUTE DE L'ABBÉ

Par une chaude journée d'août, Monsieur l'abbé vint à Belin et demanda à visiter les vignes. Il était à peu près 11 heures en partie tous les deux par le Louga tout en cheminant un petit pas, il me racontait qu'avant de planter ce champ en vigne cette terre était inculte.

Autrefois il y avait des cultures de maïs qui étaient remarquables, tant elles étaient médiocres. Les épis étaient tout petits et tombaient à terre. Le louga est un enclos de un hectare environ divisé en quatre pièces. C'est un terrain très pauvre dans une cuvette exposé au sud très ensoleillé. Les vignes se gèlent souvent.

Référence des AD 40 : "1 mi 170", retranscription réalisée par un lecteur du site genealandogie.fr

Cette année le louga était chargé de raisins ; on trouve un peu d'ombre, il me donne une gauloises. On se reposa quelques instants en fumant la cigarette. On tourna au passage puis on monta la pente de TACHOIRES .

Mr l'Abbé était essoufflé, il s'arrêta, « il fait chaud » dit il. « Oh oui, il fait chaud » lui répondis je, s'il fait aussi chaud en enfer on ne pourra pas résister » Il ne répondit pas, il se remit en marche. Je m'arrêtais à mon tour et je lui posais cette question est ce qu'il existe l'enfer ? » Il me répondit » Je ne sais pas je ne l'ai jamais vu ».

DES LARMES :

En 1932 mon fils ALBERT mourut de l'APPENDICITE à l'hôpital de Dax à l'âge de 18 ans. Mr l'Abbé et Catherine prirent part à notre douleur. Ils firent tout ce qui dépendait d'eux pour nous être utiles en cette pénible circonstance.

D'après la position de haine qu'ils ont prise envers nous depuis plusieurs années, il m'est permis de supposer, s'ils pleuraient mon fils comme un enfant qui était enlevé à notre affection ou s'ils le pleuraient comme un outil de travail qui disparaissait.

LE SUCCÈS

Nous aurions du nous contenter des résultats que nous obtenions en nous perfectionnant le plus possible pour augmenter nos revenus.

En 1932 nous avons récolté 67 barriques de vin.

En 1933 la gelée détruisit une moitié de la vendange ; en huit pièces de vignes on ne ramassa que quelques paniers de raisins ; on ne fit que 45 barriques de vin.

En 1934 je gagnais la barrique prévue sur la police pour une récolte de 100 barriques, la récolte en atteint 121.

Pour la première fois on fêta ce succès avec un peu de cérémonie. J'invitais Mr l'Abbé et Catherine pour assister au moment solennel où la centième barrique serait partagée. Tous les deux m'embrassèrent ce qui produisit un grand effet devant les ouvriers qui étaient là et on passa une barrique de vin du propriétaire dans mon chai. Les maîtres n'avaient jamais vu pareille abondance, ils étaient contents du métier.

En quinze ans, pour 7 fois nous avons gagné la barrique de la centaine et :

EN 1944 nous avons gagné la barrique de 150. Cette année là nous avons récolté 180 barriques.

Mais l'ambition n'est jamais satisfaite, il nous prit l'idée pur augmenter nos revenus de planter des arbres fruitiers. Ce fut une décision fatidique qui devait nous désunir et nous mettre en procès, Belin qui était arrivé la première propriété de la région, va tomber de haut.

LES ARBRES FRUITIERS

On planta des pêchers au milieu des vignes labourées. Le maître venait avec une équipe d'ouvriers et tout le personnel de Belin était mobilisé. Les arbres réussirent.

Au bout de 3 ans on vendait des pêches, Mr l'abbé et Anne Catherine venaient pour la cueillette et nous leur donnions toute notre aide. Ils nous donnent la moitié de la vente en délaissant dix pour cent pour les frais. Il avait toute notre confiance on ne pesait pas les plateaux. Ors la bascule était près de la salle du triage.

Référence des AD 40 : "1 mi 170", retranscription réalisée par un lecteur du site genealalogie.fr

Le ramassage était long il fallait une demi journée pour avoir 100kg de pêches pour la vente. C'étaient des pêcheurs à haute rame, on n'en ramassait que fort peu de terre à terre. On appliquait l'échelle double sous l'arbre et Anna montait tout en haut et un jeune prenait les pêches au fur et à mesure qu'elle les cueillait. Anna était une veuve, elle avait à peu près cinquante ans. Sa combinaison bleue ne produisait pas l'effet comme une fille de vingt ans qui aurait été en haut de l'échelle.

Je dis donc que l'aide qui prend le fruit des mains d'Anna devait en même temps s'occuper de l'aplomb de l'échelle. Il y avait un porteur qui devait porter le fruit le bras tendu pour que le mouvement du corps n'abîme pas les pêches. Il portait deux paniers en même temps et pour escalader les coteaux de Belin c'était pénible.

Au sol à Belin il y avait l'abbé et moi qui s'occupaient du triage et de préparer les plateaux pour la vente. Nous avions le bon poste, nous. Une bouteille de bon vin était sur le coin de la table pour boire un coup de temps en temps ; il y avait un paquet de cigarettes qu'on épluchait assez souvent. Un jour l'auto tomba en panne au départ dans la basse-cour, on fut obligé d'aller chercher un camion au bourg. Ce fut VICTOR POURTAU qui fit ce transport, Léon alla avec lui.

On s'arrêtât à BADENT. Là il y avait du fruit du BEDOUT, du PRESBYTERE, de BEYLACQ et de LOUSTAUNAU.

Tout partait dans des plateaux marqués Belin. Pendant que l'auto fut en réparation ils des servaient du cheval et de la voiture de Bedout. C'était moins pratique que l'auto parce que le cheval ne pouvait pas tirer 100 kg. Il fallait aller à deux sur la route pour pousser la voiture. Mais comme je vous l'ai dit on ne contrôlait pas le poids. Justin de Bedout disait en patois « vous avez confiance en cet homme il vous vole tout ce qu'il peut ».

La part de fruit pour le métayer en 1942 fut de 17 390fr.

Les arbres étaient alors en pleine forme. Au début ces sous firent plaisir mais on s'aperçut bien vite que la cueillette du fruit causait des effets désastreux,

Quand Anna et Mr l'Abbé arrivaient il fallait tout quitter pour les aider. On quittait de sulfater ou de soufrer ou de herser le maïs ou de labourer la vigne ; on perdait un jour de beau temps. Le lendemain le même cas se présentait de nouveau. Les travaux restaient en souffrance. C'était le mildiou ou l'oïdium ou les deux maladies à la fois qui envahissaient la vigne. Pour ne pas perdre la récolte il fallait un effeuillage régulier qui nécessitait plusieurs jours de travail, un traitement au permanganate de potasse, un soufrage sérieux ; ou c'était une pièce de Maïs qui n'avait pas été désherbée, la pluie étant survenue le maïs a trop poussé pour y passer avec les bœufs et l'herbe poussa aussi haute que le maïs, et pour ne pas perdre une grande partie de la récolte il faut arracher l'herbe à la main, là encore quatre ou cinq jours de travail supplémentaires, Ou c'est la vigne qui ne reçoit pas le labour d'été.

Les vignes au milieu de l'herbe, pendant tout l'été, ne donnent pas le même rendement.

Ce sont de graves inconvénients qui ne sont pas contrebalancés par les sous qu'on touche de quelques centaines de kilos de fruits.

Nous arrêtons là le partage de cette retranscription, car les événements suivants sont récents. Pour les personnes désireuses d'en savoir plus, vous pouvez bien entendu vous rendre aux archives des Landes et/ou consulter les analyses qui sont et seront faites sur le site Généalalogie.

FIN